

Universitäts- und Landesbibliothek Bonn

château des Apennins ou le fantôme vivant

Pixérécourt, René-Charles Guilbert de

Paris, 1799

urn:nbn:de:hbz:5:1-17647

Fc

412

10

Fc412/10



✱F+C412/018✱

PLATEAU DE L'ALPINE

LE TAN COM-917-11

LE TAN COM-917-11

LE TAN COM-917-11

LE TAN COM-917-11

LE TAN COM-917-11

LE TAN COM-917-11

LE TAN COM-917-11

LE TAN COM-917-11

LE TAN COM-917-11

LE TAN COM-917-11

LE TAN COM-917-11

LE TAN COM-917-11

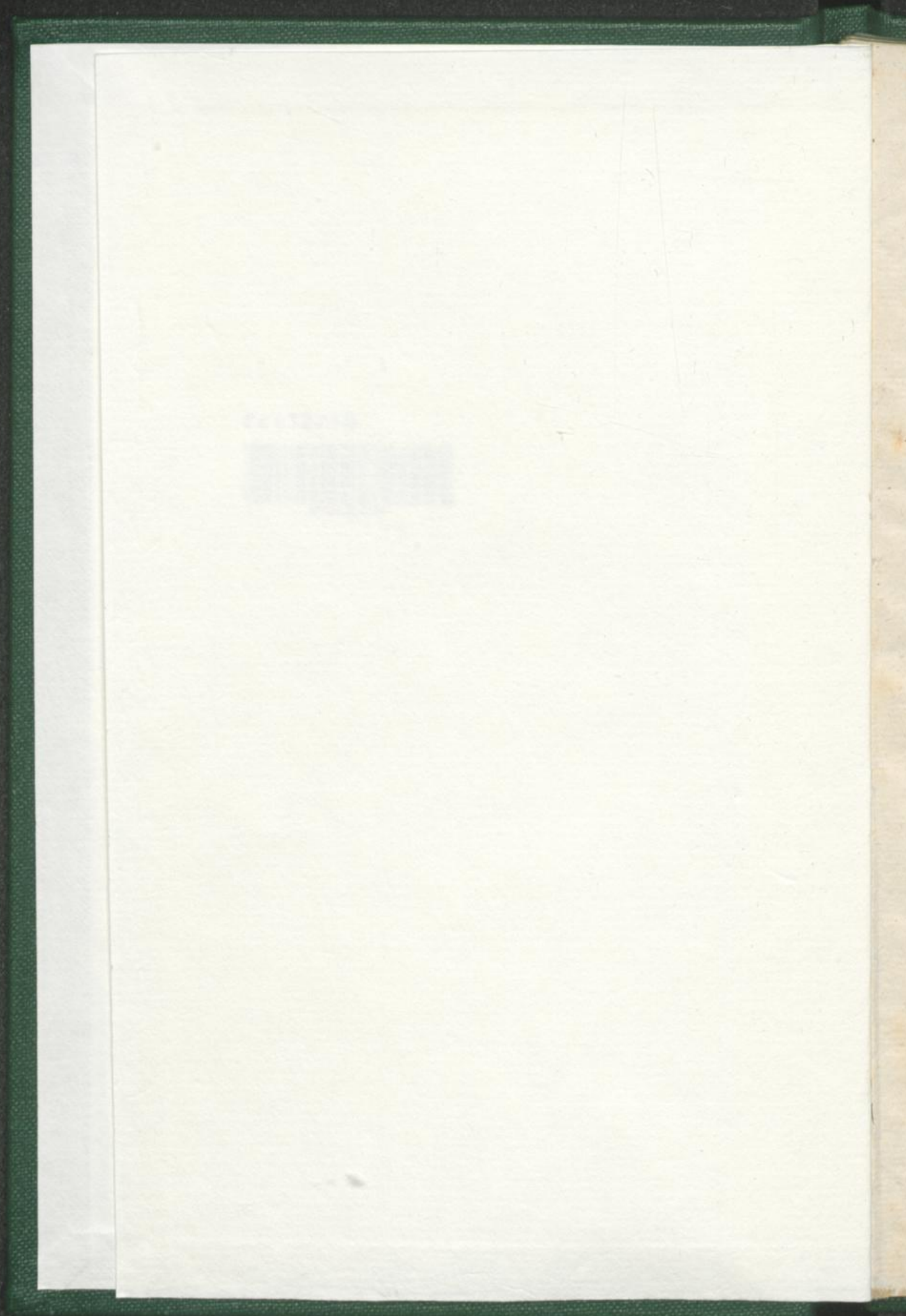
LE TAN COM-917-11

LE TAN COM-917-11

LE TAN COM-917-11

LE TAN COM-917-11

LE TAN COM-917-11



LE
CHÂTEAU DES APENNINS

OU
LE FANTÔME VIVANT,

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE,

ET A GRAND SPECTACLE.

Imité du Roman Anglais, *les Mystères d'Udolphe*.

Par R. C. GUILBERT PIXERÉCOURT.

Ballets de L. J. MILON, du Théâtre des Arts.

Représenté, pour les premières fois, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, les 19, 20, 21, 22, 23 et 24 Frimaire, an VII.



A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, au Magasin des pièces de théâtre, au petit Dunkerque, près le Pont-Neuf.

AN SEPTIÈME.

1852 S. 24

PERSONNAGES.

ARTISTES.

MONTONI, chef de Condottieri, et
oncle d'Emilie.

Cns. et Cnes.

BITHEMER.

MORANO, second chef de Condottieri, promis à Emilie.

ISIDOR.

ALFRED, officier supérieur des troupes Vénitiennes, et amant d'Emilie.

CAMAILLE ST.-AUBIN.

LUDOVIGO, ancien serviteur de Laurentina, attaché à Emilie, et amant d'Anna.

DUPARRAY.

CESARIO, concierge et geolier du château, scélérat dévoué à Morano.

REVALARD.

EMILIE, nièce de Montoni, et amante d'Alfred.

JULIE-DIANCOURT.

ANNA, suivante d'Emilie, jeune fille timide et ingénue.

COUSIN. FE. PICARD.

Un Officier Vénitien.

Une Vénitienne.

Un paysan Vénitien.

Un Officier de Condottieri.

Vénitiens et Vénitiennes.

Condottieri.

Troupes Vénitiennes.

Paysans et Vassaux de Montoni.

Les décorations sont peintes par S. MOENCK, père.

La Scène est au château d'Udolphe, dans les Apennins.

LE CHÂTEAU

DES APENNINS,

OU

LE FANTÔME VIVANT,

D R A M E.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin magnifiquement orné, et dans lequel tout est préparé pour une fête ; des verres de mille couleurs et des guirlandes de fleurs pendent en festons d'un côté à l'autre de l'avenue ; sur la gauche, est une estrade surmontée d'un dôme en verdure et en fleurs et couverte d'un riche tapis ; un canal occupe tout le fond ; au-delà, sur un des côtés, se voit un temple de marbre, décoré avec la plus grande élégance ; dans le lointain, la façade du château brillamment illuminée.

SCENE PREMIERE.

LUDOVICO, SUITE DE MONTONI.

Au lever du rideau, on voit les domestiques du château et les ouvriers terminer les préparatifs de la fête. On place autour de l'estrade et le long du canal, des vases élégans remplis de fleurs ; Ludovico préside à tous les travaux et les dirige. Pendant la scène suivante, les ouvriers s'éloignent.

SCENE II.

LUDOVICO, ANNA.

ANNA, *accourant.*

C'est vous que je cherche, monsieur Ludovico.... Oh !
mon dieu ! mon dieu ! que je suis contente !....

LUDOVICO.

D'où vous vient cette grande joie, ma chère Anna ?

ANNA.

En vérité, je ne m'attendois plus à voir un visage aimable dans ce vilain château : c'est que depuis un mois que nous y sommes arrivées, je n'ai pas aperçu l'ombre d'une figure humaine. (*après une pause, et souriant avec grace.*) Excepté vous, monsieur Ludovico.

LUDOVICO.

Grand merci de l'exception. Mais apprenez-moi donc la cause de votre gaieté ?

ANNA.

Comment !... vous ne savez pas qu'il vient d'arriver de Venise beaucoup de Signors et de belles dames ?... La grande cour du côté du Nord, est remplie des voitures qui les ont amenés... c'est un train !... un mouvement !... oh ! comme nous allons mener joyeuse vie ! nous irons danser et chanter dans la petite salle, n'est-ce pas, monsieur Ludovico ? et puis vous nous conterez encore de ces belles histoires que vous contez si bien, et qui me font si peur ? Oh ! je vous le dis, monsieur Ludovico, j'étois si contente quand je les ai vus passer sous la grande grille, que j'aurois volontiers baisé les chevaux qui nous amenoient si belle compagnie.

LUDOVICO.

Vous modérerez bientôt votre joie, quand vous saurez que tout ce monde n'a été mandé par le signor Montoni, que pour célébrer d'une manière plus pompeuse, le mariage de sa nièce avec le comte Morano.

ANNA.

Que me dites-vous là ? Quoi ! tous ces préparatifs....

L U D O V I C O.

Sont pour la fête qu'on célèbre ce soir.

A N N A.

Comment ! ma maîtresse épouserait ce vilain comte qui me fait toujours trembler, tant il a l'air méchant ?

L U D O V I C O.

Du moins, son oncle le veut ainsi.

A N N A.

Mais, grand dieu ! quelle raison peut le porter à sacrifier une jeune signora toute aimable et qui aime ailleurs un objet vraiment fait pour plaire ? vous n'avez pas vu le signor Alfred ? Eh bien ! je vous assure, là, sans flatterie, qu'après vous, monsieur Ludovico, je ne connois personne qui mérite plus d'être aimé que lui ; mais encore un coup, qui peut engager le signor Montoni, à agir de la sorte ?

L U D O V I C O.

Son intérêt, Anna.

A N N A.

Son intérêt ?... Qui peut en trouver à faire du mal ?

L U D O V I C O.

Les méchants.

A N N A.

Expliquez-vous mieux, je ne vous comprends pas.

L U D O V I C O.

Soyez discrète, Anna.

A N N A.

Tant que je le pourrai, monsieur Ludovico.

L U D O V I C O.

Songez qu'une indiscretion me perdrait..

A N N A, *vivement.*

Soyez tranquille, j'ai trop envie de vous conserver.

L U D O V I C O.

Bonne Anna ! (*confidemment.*) vous avez été témoin des excès auxquels le signor Montoni se livroit à Venise ; mais vous n'avez jamais su que les pertes considérables qu'il fit au jeu, et ses débauches continuelles, causèrent dans sa fortune un tel dérangement, qu'il se vit dépouillé de tous ses biens et réduit à venir habiter ce triste château.

A N N A.

Ah, vraiment ! je me rappelle qu'à cette époque il nous

6 LE CHATEAU DES APENNINS,

relégna dans un couvent, ma pauvre maîtresse et moi, malgré les instances de la signora Laurentina qui ne vouloit pas quitter sa nièce; elle prévoyoit peut-être qu'elle ne la reverroit plus.

LUDOVICO.

Montoni avoit ses raisons pour agir ainsi, il vouloit écarter les regards importuns. Un mois après son arrivée à Udolphe, la signora Laurentina mourut subitement, du moins, on nous l'assura; je vous ai déjà raconté les circonstances qui ont accompagné cette mort singulière.

ANNA, *presque tremblante.*

Oh! je ne m'en souviens que trop!... Mais revenez donc au signor Montoni.

LUDOVICO.

Bientôt fatigué de la vie monotone qu'il menoit ici, et pour se distraire peut-être de fâcheux souvenirs, il chercha les moyens de réparer ses pertes. Pour y parvenir, il appela à lui tous ses compagnons de débauche qui se rendirent en foule au château... (*ici Anna écoute avec beaucoup plus d'attention et se rapproche de Ludovico.*) et amenèrent avec eux un grand nombre de déserteurs et de gens sans aveu, dont ils composèrent une espèce d'armée sous le nom de *Condottieri*, sorte de partisans trop fameux dans nos guerres civiles.

ANNA, *d'une voix altérée.*

Vous me faites frémir!... seroit-il vrai, comme on le dit tout bas... que le signor fût...

LUDOVICO.

Un chef de voleurs?... pas tout-à-fait, mais à-peu-près; seulement il fait les choses en grand. Il profite des dissensions qui déchirent notre malheureux pays, pour servir tantôt un parti, tantôt l'autre, et acquérir des richesses immenses, en pillant et ravageant tour-à-tour les possessions de ceux contre lesquels il sert.

ANNA.

Oh! mon dieu! tout cela est-il bien possible?

LUDOVICO.

C'est surtout depuis un an, qu'enflé de ses succès et de sa puissance, son caractère s'est entièrement déployé à nos yeux; l'orgueil, l'ambition, l'avarice et la vengeance, sont

les seules passions qu'il connoisse. Aucune considération ne l'arrête, aucun obstacle ne peut éluder la profondeur de ses stratagèmes. Méfiant et soupçonneux à l'excès, il ne connoît point d'amis, et conserve à l'égard de ses officiers cet air de hauteur qui commande la soumission aux esprits lâches et timides, mais qui excite la fierté et la haine dans les esprits élevés; aussi est-il entouré de nombreux et mortels ennemis; le comte Morano, surtout...

A N N A.

Comment! celui à qui il donne sa nièce?...

L U D O V I C O.

Justement: c'est parce qu'il le craint qu'il veut se l'attacher. Ce jeune homme, d'un caractère ardent, impétueux, est jaloux de la puissance de Montoni, et voudroit la partager. Celui-ci s'en est aperçu...

A N N A.

Et il sacrifie sa nièce à son ambition. Pauvre Signora! c'étoit bien la peine de lui faire quitter le couvent, pour lui donner un pareil mari!...

L U D O V I C O.

Je la plains bien sincèrement. Elle ne peut qu'être malheureuse avec un tel homme.

A N N A.

Si du moins il lui restoit quelque espérance; mais comment résister à la volonté de ce méchant Signor, quand elle a perdu sa tante qui pouvoit seule la protéger, et qu'elle est éloignée peut-être pour toujours de celui qu'elle aime?... car, lorsque nous avons quitté Venise, il y avoit plus de six mois que signor Alfred étoit parti pour l'armée, et depuis lors nous n'en avons point entendu parler.

L U D O V I C O.

Vous m'avez dit souvent qu'il étoit brave... et les combats qui se livrent entre les deux partis, sont toujours sanglans et marqués par de grandes pertes.

A N N A.

Tout cela est bien affligeant, monsieur Ludovico, car je ne vous cache pas que si ma maîtresse étoit heureuse, j'accepterois de tout mon cœur, l'offre que vous m'avez faite de me prendre pour votre femme; (*en soupirant*) mais elle ne l'est pas, et Anna se reprocheroit de goûter le moindre

8 LE CHATEAU DES APENNINS,

plaisir, quand celle à qui elle doit tout est dans l'infortune.
Vous avez trop bon cœur pour me blâmer, n'est-ce pas, monsieur Ludovico ?

LUDOVICO.

Ces sentimens vous rendent encore plus chère à mon cœur.

ANNA.

Faut-il cependant se désespérer tout-à-fait?... n'y-a-t-il plus de moyens ?...

LUDOVICO.

Je n'en vois aucun... séparons-nous, Anna. Il me reste quelques ordres à donner, et vous savez combien Montoni est sévère.

ANNA.

Oh! oui, monsieur Ludovico, conservez-vous pour la pauvre Anna. Car, malgré que j'aime beaucoup ma maîtresse, s'il me falloit ne plus vous voir, je sens que je serois bien triste.

LUDOVICO.

Bonne enfant ! du courage.

ANNA.

J'en aurai, puisque vous me le conseillez.

LUDOVICO.

Dites à votre maîtresse, combien sa situation me touche.

ANNA.

Elle le saura, monsieur Ludovico, soyez-en sûr.

LUDOVICO.

Au revoir, Anna.

ANNA.

Adieu, monsieur Ludovico.

(Ludovico sort.)

SCENE III.

ANNA.

Le brave garçon!... comment ne pas l'aimer?... pour moi, d'abord, je ne saurois m'en défendre; cependant, quand je pense à tout ce qui se passe dans ce château, à tout ce qu'on raconte d'extraordinaire, et au danger que nous courons d'être tuées par ces vilains soldats, ou enlevées

DRAME.

quelque nuit par les esprits, je ne puis m'empêcher de regretter Venise. Mais si je n'étois pas venue à Udolphe, aurois-je connu Ludovico?... Non, sans doute... cette idée me console, et me donne du courage... Ah ! voilà ce méchant Césario. Fuyons.

SCENE IV.

CESARIO, ANNA.

CESARIO, (*retenant Anna qui s'éloigne.*)
Demeurez, Anna.

ANNA.
Je ne le puis.

CESARIO.
Un mot.

ANNA.
Qu'avez-vous encore à me dire ?

CESARIO.
Vous feignez de l'ignorer !

ANNA.
Je ne veux point le savoir. Laissez-moi.

CESARIO.
Vous ne fuyez pas ainsi tout le monde.

ANNA.
Pourquoi fuirais-je ceux que j'aime ?

CESARIO.
Ah ! vous aimez donc ?

ANNA.
Et pourquoi pas, si l'on me paroît aimable ?

CESARIO.
Cruelle Anna ! vous me percez l'ame !

ANNA.
Ce n'est pas ma faute.

CESARIO.
Pouvez-vous tourmenter ainsi un homme qui vous adore ?

ANNA.
Tant pis pour vous.

CESARIO.
Mais enfin, quelle raison vous porte à me haïr ?

10 LE CHATEAU DES APENNINS,

ANNA.

Je ne vous hais point ; mais je ne vous aime pas.

CESARIO.

Qu'ai-je fait pour cela ?

ANNA.

Faut-il vous le dire ? votre air méchant me fait peur, et vous savez qu'on aime rarement ceux qu'on craint.

CESARIO.

Ainsi je dois renoncer à l'espoir de toucher votre cœur ?

ANNA.

Oh ! vous ferez bien.

CESARIO.

Vous ne changerez point de sentiment à mon égard ?

ANNA.

Jamais, je vous le promets. (*Elle s'éloigne en courant.*)

SCENE V.

CESARIO.

Il est donc vrai qu'elle aime Ludovico !... je soupçonnois dès long-tems leur secrète intelligence ; mais je n'en puis plus douter maintenant. . elle l'aime ! trop heureux rival ! elle te coûtera cher la préférence qu'on t'accorde sur moi ! Tu connoîtras bientôt ce que peut la haine de Césario. Et toi, qui rejettes mes vœux , ne pense pas m'échapper... je saurai te faire repentir de tes dédains. . . (*Il se retourne , et aperçoit Morano qui s'avance en rêvant.*) C'est vous, monsieur le comte ?

SCENE VI.

MORANO, CESARIO.

MORANO.

Je te cherchois, Césario.

CESARIO.

Et quoi ! quand tout s'apprête pour votre hymen, seigneur, vous fuyez les plaisirs, et l'on vous trouve seul et pensif en ce lieu solitaire ?

D R A M E.

II

M O R A N O.

Je méditois un grand dessein.

C E S A R I O.

La belle Emilie auroit bien, ce me semble, quelques reproches à vous faire sur votre indifférence.

M O R A N O.

As-tu pu croire que l'amour fût pour quelque chose dans les liens que je vais former ?

C E S A R I O.

Seigneur...

M O R A N O.

Penses-tu qu'un tel sentiment puisse jamais entrer dans mon cœur ?

C E S A R I O.

J'ai tort, j'aurois dû savoir que cela est impossible. Mais quel est donc votre projet en épousant Emilie ?

M O R A N O.

De m'assurer des biens de Montoni, dont elle est l'unique héritière.

C E S A R I O.

Cette espérance est encore éloignée ; Montoni dans la force de l'âge, jouit d'une santé parfaite...

M O R A N O, *impatiemment.*

Je le sais.

C E S A R I O.

Et ce n'est qu'après sa mort...

M O R A N O, *à part.*

Qui n'est pas loin peut-être.

C E S A R I O.

Que vous pourrez prétendre...

M O R A N O, *l'interrompant vivement.*

Veux-tu me servir, Césario ?

C E S A R I O.

En douter, seroit m'offenser, seigneur. C'est à vous que je dois le poste lucratif que j'occupe dans ce château, et quand la reconnaissance ne me feroit point un devoir de vous être utile, ce que mon zèle a tenté pour vous en diverses occasions doit pleinement vous rassurer sur mon compte.

M O R A N O, *confidemment.*

Je veux perdre Montoni.

12 LE CHATEAU DES APENNINS,

CESARIO, avec un grand sang-froid.
Je m'en doutois, seigneur.

MORANO.

Son orgueil, l'air insultant qu'il affecte vis-à-vis ses officiers, et son refus de partager avec moi le commandement, avec moi, qui suis le principal auteur de sa fortune actuelle; tous ces motifs ont excité dans mon cœur une haine qui s'accroît chaque jour, et qu'il me seroit bientôt impossible de dissimuler.

CESARIO, de même.

Elle est bien légitime.

MORANO.

Un autre motif, non moins puissant, m'engage à ne pas différer l'instant de ma vengeance. Le Sénat à qui nos usurpations et nos brigandages ont fait concevoir de vives inquiétudes, est décidé à employer la force pour soumettre Montoni; il a rassemblé des troupes, et avant un mois peut-être Montoni et ses partisans seront en son pouvoir.

CESARIO.

Avant un mois !

MORANO.

Oui. Instruit de ces dispositions pendant mon dernier voyage à Venise, j'ai promis au Sénat de lui livrer Montoni. C'est à ce prix qu'il m'accorde ma grace.

CESARIO.

Mais quel moyen comptez-vous employer ?

MORANO.

La fête qu'on va donner, m'en offre un infailible.

CESARIO.

Je vous comprends. Dans le tumulte et la confusion, une main adroite (Il fait le mouvement d'un coup de poignard.)

MORANO.

Ce seroit commettre un crime infructueux ; je connois mieux mon intérêt. Tu sais qu'à l'issue du bal, Montoni a ordonné un repas splendide, et qu'il a permis, pour qu'on se livrât davantage à la gaité, qu'on s'y présentât masqué...

CESARIO.

Eh bien ?

M O R A N O.

Voici mon projet. Masqué et vêtu comme l'un de ses serviteurs, je m'approche de lui pendant le repas, je jette dans sa coupe un poison, qui sans être trop actif, doit lui procurer une mort certaine. Quand je suis assuré d'avoir réussi, je me perds dans la foule des danseurs, je reprends par tes soins un autre déguisement et reviens bientôt mêler ma joie à celle des convives. Le repas fini, mon hymen se termine, et demain la mort me venge d'un ennemi, et me rend seul possesseur de ses biens.

C E S A R I O.

Ce plan est d'autant mieux conçu que jamais les soupçons n'oseront s'étendre jusqu'à vous. On ne pensera point que vous ayez choisi pour vous venger de Montoni, le jour de votre alliance avec lui.

M O R A N O.

Ainsi je puis compter sur toi ?

C E S A R I O.

Comme sur vous-même.

M O R A N O.

J'apperçois Montoni... Il est avec sa nièce... Dérobons-lui notre secrète intelligence.

(Ils s'enfoncent dans le bosquet à gauche.)

S C E N E V I I.

M O N T O N I , E M I L I E.

E M I L I E.

Ah seigneur ! je vous en conjure, rendez-vous aux vœux de la tremblante Emilie ; différez encore quelque tems la conclusion de cet affreux hymen.

M O N T O N I.

Je ne le puis ; ma parole est engagée.

E M I L I E.

Souvenez-vous que ma main fut promise à Alfred avant votre départ de Venise. Rappelez-vous que cette union auroit comblé les desirs de ma tante. Souffrez du moins qu'avant de m'engager ailleurs, je puisse acquérir la triste certitude d'avoir perdu celui que j'aime.

MONTONI.

Tout ce que vous pourrez m'objecter, doit céder à des considérations d'un avantage plus solide; mon honneur est engagé, j'ai promis votre main au comte, et vous l'épouserez.

EMILIE.

J'avois espéré, seigneur, que d'après l'explication que nous avons eue déjà sur ce sujet, vous m'épargneriez la peine de vous déclarer de nouveau mes sentimens; mais puisque vous m'y forcez, je vous proteste et pour la dernière fois que je n'accepterai jamais la main du comte Morano.

MONTONI.

Me croyez-vous disposé à servir de jouet à vos caprices?

EMILIE.

Je ne crois pas, non plus, devoir être sacrifiée aux vôtres; du moins, ce ne fut jamais l'intention de ma tante.

MONTONI.

Votre tante n'est plus.

EMILIE, *douloureusement.*

Je ne le sais que trop.

MONTONI.

Oser refuser un pareil époux!.. vous qui devriez vous trouver trop honorée de ma protection et de ses recherches!... songez à votre naissance...

EMILIE, *vivement et avec dignité.*

Je m'en fais gloire, seigneur, mes parens étoient vertueux...

MONTONI, *avec dédain.*

Et pauvres.

EMILIE.

Ils en étoient plus estimables.

MONTONI.

Dites-moi si jamais vous pouviez prétendre à un parti aussi avantageux?...

EMILIE.

Je n'ai point assez d'orgueil...

MONTONI, *vivement et avec ironie.*

Je pense au contraire que vous en avez beaucoup. Au reste, c'étoit encore là une des qualités de votre père.

EMILIE, *avec calme et dignité.*

L'orgueil de mon père, seigneur, avoit un noble objet. Il

ne le fit jamais consister à surpasser personne en fortune. Il ne dédaignoit point ceux qu'accabloient le malheur et la pauvreté ;... seulement il méprisoit quelquefois les personnes qui, au sein de la prospérité, se rendoient méprisables à force de vanité, d'ignorance, ou de cruauté. Je mettrai toujours ma gloire à suivre un tel exemple.

MONTONI, *dissimulant à peine sa colère.*

Vous vous livrez à la satire, je crois?... Mais avant de vous permettre de gouverner des autres, apprenez d'abord à pratiquer les vertus qu'on exige des femmes, la modestie et l'obéissance.

EMILIE.

N'attendez pas que je vous obéisse jamais à cet égard.

MONTONI, *d'une voix menaçante.*

Terminons un débat qui m'irrite. Je vous préviens que je n'entends pas à être joué plus long-tems. Cet hymen est pour vous d'un si grand avantage que ce seroit folie de vous y opposer. Il m'importe peu que vous y consentiez ou non ; mais il sera célébré ce soir à l'issue de la fête.

EMILIE.

Et de quel droit enfin, exercez-vous sur moi une autorité aussi absolue ?

MONTONI.

(*Avec ironie.*) De quel droit ?... (*avec force.*) Du droit de ma volonté ! Songez-y bien, Emilie, c'est votre intérêt seul qui me détermine ; mais si vous me forcez à devenir votre ennemi, tremblez... la punition, surpassera votre attente.

EMILIE, (*avec effroi.*)

Seigneur, calmez ce courroux.

MONTONI.

Un cachot éternel, me répondra de votre obéissance.

EMILIE.

Vous me faites trembler !

MONTONI.

Cet arrêt est irrévocable.

EMILIE.

Ah seigneur ! laissez-vous fléchir.

MONTONI.

Jamais.

(*Emilie, éperdue, se jette à genoux, le supplie quelque tems ; mais il est sourd à toutes ses prières. Il veut s'éloigner, elle s'attache à lui, et il se dégage en la repoussant durement jusqu'à terre où elle tombe presque évanouie.*)

EMILIE.

Donnez-moi plutôt la mort.

MONTONI.

Non, vous m'obéirez.

EMILIE, (*avec l'accent du désespoir.*)

Malheureuse Emilie!

(*On entend le prélude du chœur suivant.*)

MONTONI.

On s'avance pour la fête, (*il la relève brusquement*) relevez-vous, et songez que j'ai les yeux sur vous.

SCENE VIII.

LES MÊMES, VÉNITIENS ET VÉNITIENNES.

Un groupe de Vénitiens et de Vénitiennes, vient saluer Emilie, et l'engager à assister à la fête.

Montoni conduit Emilie vers l'estrade, et s'assied à côté d'elle ; des Vénitiens et Vénitiennes masqués, s'avancent, et exécutent des danses variées et agréables...

Au son d'une musique majestueuse, on voit arriver sur le canal, dans une espèce de conque traînée par des Tritons, une Vénitienne vêtue en naïade entourée d'enfans, représentant les ris et les jeux, et groupés diversement.

La conque s'arrête au milieu du canal. La Vénitienne et sa suite, descendent dans le jardin.

Deux enfans représentant l'amour et l'hymen, s'unissent pour féliciter Emilie, et lui présenter la couronne de l'hymen.

Emilie descend de l'estrade pour la recevoir, et retombe dans une profonde rêverie, après avoir jeté un regard douloureux sur tout ce qui l'environne. Alors un masque s'approche doucement d'elle après s'être assuré qu'il n'est point observé.

SCENE

SCENE IX.

LES MEMES, UN INCONNU, *masqué et vêtu en magicien.*

L'INCONNU, *(bas, et d'un ton mystérieux à Emilie.)*

Suspendez, s'il se peut, la conclusion de votre hymen.

EMILIE, *(sortant tout-à-coup de sa rêverie.)*

Que voulez-vous dire?...

L'INCONNU, *(poursuivant sur le même ton.)*

Paix! on nous observe; et trouvez-vous à minuit dans les ruines de la chapelle, vous y apprendrez un secret important.

EMILIE.

Dans les ruines de la chapelle?..... A minuit?...

L'INCONNU.

Oui, soyez exacte. *(Emilie veut répondre et l'arrêter; mais il lui échappe et se perd dans la foule.)*

(Les ris et les jeux forment autour d'Emilie, des danses vives et légères.)

Quand le bal a cessé, Montoni fait apporter un couvert magnifiquement servi.

SCENE X.

LES MEMES, MORANO, *masqué et couvert d'un domino.*

CESARIO, LUDOVICO, ANNA.

Pendant qu'on se met à table, on voit Morano s'avancer vers la gauche; Césario qui l'apperçoit, quitte sa place et vient près de lui.

CESARIO, *(bas à Morano.)*

Est-ce vous, monsieur le comte?

MORANO, *(de même à Césario, et lui prenant la main.)*

Oui, tout est prêt.

(Césario s'éloigne, Morano se place derrière Montoni. La

18 LE CHATEAU DES APENNINS,

Vénitienne s'avance et chante pendant le repas les couplets suivans , dont le refrain est répété en chœur et dansé par les enfans.)

UNE VÉNITIENNE.

Couplets.

Chacun doit rendre hommage
A l'empire amoureux ;
Il faut , si l'on est sage ,
Aimer pour être heureux ;
Répétons sans cesse ,
Vive la tendresse !
Qui vit sans d'amour ,
N'a pas un beau jour.

L'hymen seul ne peut plaire ,
Il est trop sérieux ;
Il faut qu'amour , son frère ,
Vienne égayer nos nœuds ;
Répétons , etc.

Dans des chaînes si belles ,
Coulez d'heureux instans ;
Soyez amans fidèles ,
Soyez époux constans ;
Et répétez sans cesse ,
Vive la tendresse !
Qui vit sans amour ,
N'a pas un beau jour.

MONTONI, *se levant.*

Messieurs , buvons à nos exploits.

UN SEIGNEUR VÉNITIEN.

Buvons d'abord à la belle Emilie.

MONTONI.

Soit. (*Pendant que Césario et Ludovico versent à boire aux convives , Morano prend la coupe de Montoni , y jette du poison qu'il tire de son sein , et la remplit ensuite ; puis il la rend à Montoni et attend impatiemment , les yeux fixés sur lui , le moment qui va le défaire de son ennemi ; tout le monde se lève et salue Emilie.*)

T O U S.

A la belle Emilie.

D R A M E.

19

MONTONI porte la coupe à ses lèvres, quand tout-à-coup fixant la liqueur, il s'arrête et s'écrie d'une voix terrible.
Il y a un traître ici!

T O U S.

Un traître!

M O N T O N I.

Oui! sachez que cette coupe précieuse, conservée dès long-tems dans notre famille, a la propriété de ne pouvoir contenir de liqueur empoisonnée, sans se briser aussitôt qu'elle l'a reçue.

T O U S avec effroi.

Eh bien?

M O N T O N I.

Vous le voyez... le vin bouillonne... Le vase éclate...:
(*En effet, la coupe se brise et tombe en morceaux.*) Mais qu'il tremble, l'infâme auteur de cet horrible attentat!.... J'en aurai vengeance. Soldats, accourez tous.

S C E N E X I.

MONTONI, MORANO, CESARIO, LUDOVICO,
EMILIE, ANNA, VENITIENS, CONDOTTIERIS.

Une garde nombreuse vient prendre la place des danseurs et danseuses qui s'éloignent en fuyant, Morano fait un mouvement pour s'échapper; Montoni le retient par le bras.)

MONTONI, à Morano.

Demeure.

MORANO, à part.

Fatal contre-tems!

M O N T O N I.

Que tout le monde se démasque.

(*Tous les convives se démasquent, Montoni les examine avec une curiosité féroce.*)

MORANO, à part.

O rage!

MONTONI, s'aperçoit du mouvement de Morano.

Tu frémis!... Seroit-ce toi?... il lui arrache son masque.
Que vois-je?... Morano!...

20 LE CHATEAU DES APENNINS,

T O U S.

Morano !

(*Tableau général , dans lequel l'étonnement , la fureur et l'effroi se peignent sur les visages.*)

M O R A N O.

Oui , j'ai voulu te perdre ; mais ce que la ruse n'a pu faire , je l'obtiendrai par la force. Amis , unissez-vous à moi , frappons un tyran.

(*Il tire son stilet et veut frapper Montoni ; un soldat arrête son bras.*)

M O N T O N I , avec un grand sang-froid.

Soldats , vous ne connoissez ici d'autre maître que moi... Qu'on l'entraîne à l'instant , et qu'il soit conduit à la tour de l'Ouest , jusqu'à ce que j'aie fait prononcer sur son sort. C'est à toi , Césario , que sa garde est remise.

P L U S I E U R S V É N I T I E N S.

Mais , seigneur.....

M O N T O N I , d'un ton menaçant , et tirant son épée.

Obéissez.

Tout le monde se lève en tumulte , Ludovico et Anna emmènent Emilie , qui s'est évanouie pendant cette scène , tandis que Montoni fait arrêter Morano , et qu'on l'entraîne malgré les efforts de quelques-uns de ses partisans.

F I N D U P R E M I E R A C T E.

A C T E I I.

Le théâtre représente une chambre gothique et ténébreuse, au fond de laquelle on voit dans une alcove un lit couvert d'un tapis de velours noir. Tout y est dans le plus grand désordre; quelques tableaux garnissent les murs; des meubles tombant de vétusté, sont placés çà et là; à droite, une table en marbre; du devant, quelques fauteuils. La porte d'entrée est à gauche dans le fond. Il fait nuit. Pendant l'entr'acte, on entend un orage violent.

S C E N E P R E M I E R E.

E M I L I E, L U D O V I C O.

L U D O V I C O *entre le premier, tenant une lampe d'une main et conduisant Emilie de l'autre.*

Voici la chambre où votre oncle m'a ordonné de vous conduire; elle est fort éloignée du jardin. Vous y serez à l'abri de tout danger et pourrez y passer tranquillement la nuit.

E M I L I E.

Comment espérer du repos dans un lieu que chaque jour rend témoin de scènes aussi horribles? (*Elle s'assied.*)

L U D O V I C O.

Bien loin de m'affliger de celle qui vient de se passer, je m'en réjouis puisqu'elle rompt pour jamais un hymen que je regardois pour vous comme le plus grand malheur.

E M I L I E.

Ah! Ludovico! quelle nuit affreuse.

L U D O V I C O.

Je crois, signora, qu'elle ne peut avoir que des résultats heureux. Il ne sauroit désormais exister la moindre liaison entre le comte Morano et votre oncle, ils se sont juré une haine éternelle.

E M I L I E.

Si le comte triomphoit?

22 LE CHATEAU DES APENNINS,

LUDOVICO.

Ne le croyez pas. On les hait tous deux; mais on craint davantage Montoni et la victoire demeurera de son côté.

EMILIE.

Puissiez-vous dire vrai! Mais dans la précipitation avec laquelle nous avons fui ce spectacle de mort, nous avons perdu de vue ma pauvre Anna. Que sera-t-elle devenue? pourra-t-elle découvrir cette retraite?

LUDOVICO.

La pauvre enfant doit avoir bien peur. Je vais, si vous le permettez, vous laisser seule un moment et ne tarderai point à vous l'amener.

EMILIE.

Allez, Ludovico. (*On entend frapper rudement à la porte*). On frappe.... Ne répondez pas. (*Ils prêtent une oreille attentive; on frappe de nouveau*).

ANNA, en dehors d'une voix tremblante et altérée.

Etes-vous là?.... Ludovico!.... Oh mon dieu!.... répondez-moi de grace... je meurs d'effroi.

EMILIE.

C'est Anna.

Ludovico va ouvrir. Anna entre éperdue, et tombe dans un fauteuil.

SCENE II.

LES MÊMES, ANNA.

LUDOVICO.

Qu'avez-vous donc, Anna?

ANNA.

Ce que j'ai?.... Oh! l'inférieure maison!.... Il est sûr que je n'en sortirai jamais vivante.

EMILIE.

Que t'est-il arrivé?

ANNA.

Pour cette fois je l'ai vu.

LUDOVICO.

ui?

A N N A.

Je ne sais si j'aurai la force de vous le raconter.

L U D O V I C O.

Calmez-vous, Anna.

A N N A.

J'avois déjà parcouru un grand nombre de corridors en cherchant à vous rejoindre et pour échapper au danger d'être tuée par ces méchants signors et ces soldats qui se battent entr'eux; lorsqu'au milieu de la galerie longue et obscure qui conduit à cette chambre, et que je traversois en courant de toutes mes forces, sans oser seulement tourner la tête; j'entends tout-à-coup.....

L U D O V I C O.

Eh bien?..... vous entendez?.....

A N N A.

Vous allez encore vous moquer de moi, monsieur Ludovico; mais cela est aussi vrai que l'apparition qui eut lieu l'autre nuit sur les remparts..... Vous vous souvenez bien de ce grand fantôme qui fit si peur à un soldat?.....

E M I L I E.

Poursuis donc, Anna.

A N N A.

Oui, signora, j'entends un long gémissement..... puis une grande figure blanche se présente.... (*Ludovico rit*). Oh! vous avez beau rire. Je ne l'ai pas moins vu, comme je vous vois. Vous jugez bien que la frayeur ne m'a pas permis d'en voir davantage, je ne sais ce que je suis devenue, ni comment j'ai pu arriver jusqu'à cette porte; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le fantôme m'a parlé.

L U D O V I C O, (*souriant*).

A vous?

A N N A.

Eh oui, à moi. Il a prononcé bien distinctement mon nom et à plusieurs reprises. Ah! monsieur Ludovico, ne nous quittez pas, je vous en prie; tenez, je ne voudrais pas pour mille sequins, rester une heure dans cette partie du château.

L U D O V I C O.

Il vous faudra cependant y passer la nuit.

A N N A.

Passer la nuit..... où?

24 LE CHÂTEAU DES APENNINS,

LUDOVICO.

Ici.

ANNA.

Ici!... y songez-vous, signora? j'aimerois mieux dormir sur le canon du rempart que dans cette chambre.

LUDOVICO.

C'est cependant une des plus belles du château; ma pauvre maîtresse l'avoit choisie de préférence, parce que de cette croisée, elle découvroit le sommet des Apennins, et que leur aspect sauvage et silencieux, servoit encore à entretenir sa mélancolie.

EMILIE.

Quoi! c'étoit ici l'appartement de ma tante?

LUDOVICO.

Oui, signora. Il est en bien mauvais état, n'est-ce pas? Je ne crois pas qu'on y soit entré depuis la mort de cette infortunée.

ANNA, avec effroi.

C'est ici qu'elle est morte?....

LUDOVICO.

Hélas! oui.

ANNA.

C'est fait de nous, nous n'y survivrons pas. (*En sanglotant.*) Oh! pour le coup me voilà dégoûtée des voyages; si jamais je puis retourner à Venise, rien au monde ne pourra m'engager à en sortir. Je ne pensois guère, en le quittant, venir me séquestrer dans un séjour diabolique, au milieu des plus affreuses montagnes, au risque d'y être tuée vingt fois par jour.

LUDOVICO.

Remettez-vous, Anna, votre imagination troublée....

ANNA, piquée.

Je n'ai point d'imagination, monsieur, entendez-vous; je dis ce que j'ai vu, parce que cela est vrai. C'est vous qui avez l'esprit troublé, de nous amener dans la chambre d'un mort pour y passer la nuit.

LUDOVICO.

J'aurai soin, en vous quittant, de prendre avec moi la clef de cette porte, c'est la seule qui communique à cet appartement; ainsi, vous pourrez reposer sans crainte.

A N N A.

Dormir ici! je m'en garderai bien.

E M I L I E.

Je meurs d'impatience et d'inquiétude, Ludovico; je voudrais savoir quelle a été l'issue de cet affreux combat, et ce qui me reste à espérer.

L U D O V I C O.

Je vais m'en informer, signora; dans un moment je suis de retour.

E M I L I E.

Comment pourrai-je récompenser tant de zèle?

L U D O V I C O.

En acceptant toujours mes services. Votre tante m'a comblé de bienfaits, le peu que je possède est le fruit de ses dons; ainsi, vous voyez bien que vous ne me devez pas même de reconnaissance; je ne fais, en vous obligeant, qu'acquitter la dette de mon cœur.

E M I L I E.

Bon, Ludovico!

A N N A.

Le brave garçon!.... Allons, cela me réconcilie avec vous. (*En lui faisant une petite révérence.*) Voulez-vous bien me permettre de vous embrasser?

L U D O V I C O, *l'embrassant.*

Aimable enfant! rassurez-vous, je ne vous quitterai pas long-tems.

A N N A.

Revenez vite; surtout fermez bien la porte.

(*Ludovico sort.*)

S C E N E I I I.

E M I L I E, A N N A.

A N N A.

Ah, signora! l'affreux séjour que ce château!

E M I L I E.

Hélas!

A N N A.

Mais vous ne savez pas comme moi ce qui s'y passe,

26 LE CHATEAU DES APENNINS,

Benedetto m'a tout conté à Venise avant notre départ. Vous vous rappelez bien , Benedetto , le valet du signor Mazzerini, ce beau jeune homme qui porte son manteau replié avec tant de graces , et qui venoit , au clair de la lune , chanter de si jolis vers sous ma jalousie... Vous en souvenez-vous , maintenant ?

EMILIE.

Il me semble que ses vers ont emporté ton cœur.

ANNA.

Non , signora ; quoique Ludovico ne me parle qu'en prose , je l'aime mieux que lui.

EMILIE.

Eh bien , que t'a dit Benedetto ?

ANNA.

Oh ! je ne veux pas vous le raconter , cela vous effraieroit trop.

EMILIE.

Dis toujours.

ANNA.

Il savoit tout cela , lui , parce qu'il étoit venu passer ici un mois avec son maître....

EMILIE.

Mais , que t'a-t-il dit ?

ANNA.

Il m'a dit : — mademoiselle Anna , ne savez-vous rien sur ce château où vous allez demeurer ? — Non , lui dis-je , monsieur Benedetto ; que savez-vous donc , je vous prie ? — Mais , ajouta-t-il , êtes-vous capable de garder un secret ?... car , autrement , je ne vous dirois rien. — Alors , j'ai promis de n'en pas parler.

EMILIE , souriant.

Si vous avez promis le secret , Anna , vous avez tort de le révéler.

ANNA.

Mais à vous , signora , je puis tout vous dire.

EMILIE.

Enfin , que t'a-t-il appris de si intéressant ?

ANNA , confidemment.

Benedetto assure que ces longues galeries et ces grandes salles , ne sont faites que pour les lutins et les revenans qui

y vivent, et qui sont en grand nombre dans ce château. Oh, vraiment, je crois que si j'y vis encore long-tems, je deviendrai un revenant moi-même... Paix, signora, j'ai cru entendre du bruit....

E M I L I E.

C'est le vent qui agite cette porte... poursuis.

A N N A.

Benedetto ajoute qu'on en voit souvent roder dans les bois et autour du château, pendant la nuit.

E M I L I E.

Tu es folle.

A N N A, avec un air d'horreur.

Gardez-vous d'en rire, signora, cela n'est que trop vrai. On dit qu'il y a dans ce château plusieurs endroits où l'on n'ose pas aller.... entr'autres une vieille chapelle....

E M I L I E, l'interrompant vivement, et avec intérêt.

Une vieille chapelle ?

A N N A.

Oui, signora, une vieille chapelle qui tient à la partie orientale du château, où, quelquefois à minuit, l'on entend des gémissemens ! des sons lugubres !.... que cela fait frémir !..

E M I L I E.

A minuit, dis-tu ?

A N N A.

Oui, signora, à minuit.

E M I L I E.

Quel étrange rapport ?

A N N A.

Ceci paroît vous inquiéter, signora ?

E M I L I E.

Ce n'est pas sans raison. Apprends à ton tour ce qui m'est arrivé ce soir pendant le bal.

A N N A, à part.

Voilà ma frayeur qui redouble. (*haut*) Je vous écoute, signora.

E M I L I E.

J'étois plongée dans une rêverie profonde et ne songeois qu'à Alfred, au milieu d'une fête destinée à célébrer mon union avec un autre, lorsqu'un inconnu masqué et vêtu en magicien, s'approche doucement de moi et me dit d'un ton

28 LE CHATEAU DES APENNINS,
mystérieux de me trouver à minuit dans les ruines de la
chapelle et que là on m'apprendra un secret important.

A N N A.

Gardez - vous d'y aller, signora ; ce seroit votre dernière
heure, vous n'en sortiriez jamais.

E M I L I E.

Je ne puis me défendre d'un vif desir d'approfondir ce
mystère.... cette voix m'a frappée ; j'ai même cru recon-
noître...

A N N A.

Ne savez-vous pas que les revenans empruntent souvent
la voix des personnes qui nous sont chères, pour mieux nous
tromper et nous entraîner dans les pièges qu'ils nous
tendent ?.... De grace, Signora, résistez à cette fatale
envie.

E M I L I E.

C'est vainement que je voudrois y céder, puisqu'il est déjà
dix heures et que je ne crois pas que nous puissions sortir de
cet appartement avant le jour.

A N N A.

Le ciel nous préserve d'y passer la nuit !

E M I L I E.

Qu'avons-nous à craindre dans une chambre bien fermée
et où personne que Montoni ne peut songer à venir nous
trouver ?

A N N A.

Les esprits passent partout.

E M I L I E, *souriant.*

En effet, ils sont si minces ! Allons, laisse là tes contes ri-
dicules et songe plutôt à dormir.

A N N A.

Sans doute, si je le puis... mais ces fauteuils sont si incom-
modes.

E M I L I E.

Si tu t'y trouves mal, va te reposer sur le lit.

A N N A.

Moi, Signora ! Jamais je n'oserois en approcher.

E M I L I E.

Qu'as-tu à craindre ?... ne partagerai-je pas tes dangers.

A N N A.

Je n'ose...

E M I L I E.

Prends la lampe, et tu te convaincras bientôt de la puérité de tes craintes.

A N N A.

Cela n'est pas nécessaire.

E M I L I E.

Vas, te dis-je.

A N N A.

Mais, Signora...

E M I L I E.

Je le veux.

A N N A

A part. Quelle contrariété ! (Elle prend la lampe et s'avance en tremblant du côté du lit. On entend le bruit éloigné du tonnerre ; quand elle est arrivée près du lit, il se fait un éclair très-fort, la foudre éclate. Anna jette un cri perçant, laisse tomber sa lampe et revient d'un air effrayé jusqu'au devant de la scène.) Signora !... Signora !... Quelqu'un est dans ce lit... J'ai vu les rideaux s'agiter...

E M I L I E.

Je vous ordonne de vous taire, Anna.

A N N A, sanglotant.

Que je suis malheureuse !... Elle va s'asseoir. Mon dieu ! veille sur les jours de la pauvre Anna. (Elle se retourne, et change souvent d'attitude en témoignant beaucoup d'inquiétude ; enfin elle s'endort à l'exemple d'Emilie.)

SCENE IV.

Dès qu'elles sont endormies, le vent sifle avec violence, et semble s'engouffrer dans les longs corridors qui conduisent à cette chambre.

EMILIE, ANNA, endormies, MORANO,
CESARIO.

(On entend un bruit sourd du côté du lit ; un pan de la boiserie s'ouvre à droite.)

CESARIO, entrant le premier, et tenant une lanterne
sourde.

Je crois que c'est dans cette chambre, autant que j'ai pu m'orienter à travers ces passages obscurs et dérobés.... Suivez-moi, monsieur le comte.

MORANO, entre.

J'y suis.

CESARIO.

Convenez donc qu'il est fort heureux que Montoni vous ait remis entre mes mains.

CESARIO, avec ironie.

Vraiment il ne pouvoit choisir un gardien plus fidèle.

CESARIO.

Il me semble que nous sommes dans l'appartement de Laurentina ; en tout cas, je ne vois rien. Je ne me suis cependant point trompé, j'ai bien positivement entendu l'ordre que le duc donnoit à Ludovico de la conduire ici.

MORANO.

Passons plus loin. *(Il se fait quelques éclairs.)*

CESARIO.

Attendez... J'ai cru voir là-bas... Approchons.

MORANO.

En effet, j'apperçois quelque chose.

CESARIO, s'approchant d'Emilie.
C'est elle.

MORANO.

Mais elle n'est pas seule ; de l'autre côté, je vois...

CESARIO.

C'est Anna ; eh bien, le voyage sera plus gai ; j'aurai

ma compagne aussi. Ah! je te tiens enfin, dédaigneuse créature, et tu ne saurois m'échapper!...

M O R A N O.

Elles dorment profondément.

C E S A R I O.

C'est ce qu'elles ont de mieux à faire.

M O R A N O.

Mais comment les emmener d'ici sans les réveiller?

C E S A R I O.

Prenons-y garde, car les cris d'Anna nous auroient bientôt trahis.

M O R A N O.

Il faut cependant trouver un moyen de les empêcher.

C E S A R I O, *après avoir rêvé un moment.*

Je n'en vois pas d'autre que de les transporter avec précaution dans le fauteuil où elles reposent, jusqu'à ce que nous soyons parvenus en un lieu où leurs cris ne puissent plus se faire entendre... d'ailleurs, en cas de nécessité, ce bandeau....

M O R A N O.

Expédient merveilleux!... Procédons.

U N E V O I X.

Scélérat!

C E S A R I O, *avec émotion.*

Qu'ai-je entendu?

M O R A N O.

Ce n'est rien.

C E S A R I O.

Je vous assure, seigneur....

M O R A N O.

Aurois-tu la faiblesse de partager les craintes puériles des habitants de ce château?

C E S A R I O.

Mais, j'ai distingué clairement....

M O R A N O.

Un bruit confus occasionné par le retentissement des voix à travers ces longues voûtes. Allons, poursuivons notre dessein.

C E S A R I O.

Je suis prêt.

(*Ils s'approchent du fauteuil d'Emilie et l'enlèvent.*)

L A V O I X, *plus fort.*

Arrête!

(*Césario laisse tomber le fauteuil, Emilie se réveille.*)

EMILIE.

Que vois-je ! Anna !

(Anna se réveille et crie de toutes ses forces ; Césario court à elle et lui couvre la bouche avec son bandeau.)

MORANO.

(A part.) Fâcheux évènement ! dissimulons. (haut.) Rassurez-vous, belle Emilie, mon intention n'est pas de vous causer le moindre effroi.

EMILIE.

Laissez-moi.

MORANO.

Ecoutez un homme qui vous adore, et que la crainte de vous perdre réduit au désespoir. Fuyez, Emilie, fuyez cette prison affreuse avec l'amant qui vous adore ; fuyez, les portes vont s'ouvrir et demain le soleil vous verra dans Venise... songez que chaque instant rend la fuite plus difficile ; une voiture nous attend sous les murs du château... partons.

(Anna arrache le bandeau, se dégage des bras de Césario, et jette un cri, mais Césario la saisit de nouveau, et la menace avec un poignard.)

EMILIE.

Je vous rends grace, seigneur, de l'intérêt que vous prenez à mon sort ; mais je vous demande encore, laissez-moi à ma destinée.

MORANO.

Plutôt périr !... pardonnez cette violence, mais l'idée de vous perdre me trouble la raison.

EMILIE.

Calmez-vous, seigneur, et quittez ce château que rien ne sauroit m'engager à fuir avec vous.

MORANO.

Oui, je quitterai ce château, mais je n'en sortirai pas seul ; mes prières n'ont pu rien obtenir, la force l'emportera.

EMILIE.

Seigneur...

MORANO.

Toute résistance est inutile... suivez-moi.

EMILIE.

Jamais.

D R A M E.

32



M O R A N O.

A moi, Césario !

(Césario enleve Anna qui se débat , tandis que Morano entraîne avec force Emilie vers la porte de l'escalier dérobé , en tâchant d'étouffer ses cris. Alors un fantôme sort du fond de l'alcove , et court se placer entre Morano et Césario , menaçant l'un d'un poignard , et l'autre d'un pistolet. Tableau. Césario effrayé , laisse échapper Anna qui court à la porte , et jette des cris perçans du côté de la galerie.)

A N N A.

Au secours ! au secours !

(On entend un grand bruit dans la galerie.)

M O N T O N I , en dehors.

Vengeance !

C E S A R I O , à part.

Montoni vient !... Je suis perdu !..

A N N A.

Du secours ! mon dieu ! du secours !

C E S A R I O , à part.

Fuyons.

Morano fait un mouvement pour tirer son épée ; le fantôme change d'attitude , le retient d'une main et le menace de l'autre ; pendant ce tems , Césario s'éloigne doucement et s'échappe par la porte dérobée. Morano qui s'en apperçoit veut le suivre , le fantôme l'arrête encore ; le bruit redouble dans la galerie , Césario ferme la porte sur lui , le fantôme disparaît derrière le lit , et la porte de la galerie s'ouvre avec fracas. Emilie et Anna fuient dès que la porte est ouverte.

SCENE V.

MONTONI, MORANO, PLUSIEURS OFFICIERS, QUELQUES
DOMESTIQUES portant des flambeaux.

MONTONI, à Morano fondant sur lui l'épée à la main.

Lâche, reçois la justice qui t'est due. (*Les officiers veulent s'élancer sur Morano, Montoni les retient.*) Arrêtez! je me réserve le soin de le punir.

Il s'engage un combat très-opiniâtre entre Montoni et Morano; enfin l'avantage se décide pour le premier, et Morano tombe sans connoissance.

MONTONI. (*On emporte Morano.*)

Qu'on l'emmène hors du château; et nous signors, (*en parlant à ses officiers*) allons achever de soumettre les partisans de ce traître. Je remets à un autre moment le soin d'éclaircir comment tout ceci s'est passé.

Il sort fièrement suivi de ses officiers.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente une cour du château remplie de ruines et de décombres, parmi lesquelles se trouvent des sapins, ciprès et mélèzes; dans le fond, le portail et les restes d'une chapelle gothique; à gauche, une vieille tour, au-devant de laquelle est un escalier à demi ruiné; à droite, dans le fond, une porte grillée qui conduit au pont-levis; en avant, du même côté, un vieux bâtiment. Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

CESARIO, sortant du vieux bâtiment.

Je n'entends plus rien, et le comte ne paroît pas!... Serait-il tombé sous les coups de Montoni? Dans ce cas, tout espoir de fortune seroit évanoui pour moi. Que seroit-ce donc si je n'avois su m'évader à tems? Il m'eût fallu soutenir les

regards terribles du duc, et subir un interrogatoire auquel je n'échapperai point peut-être... Comment lui faire croire que le comte prisonnier et commis à ma garde, ait pu se trouver un moment après dans l'appartement reculé où sa nièce a été conduite par son ordre, sans que j'aie favorisé son évasion et partagé ses desseins?... Mais, que dis-je?... cet événement qui m'accuse, et semble devoir causer ma perte, je puis le tourner contre Ludovico; en effet, les passages dérobés qui m'ont conduit à cet appartement, et qui communiquent dans tout le château, à travers l'épaisseur des murs, sont inconnus à Montoni; ils avoient été découverts par mon prédécesseur, qui m'en confia le secret avant sa mort; Ludovico avoit seul une clef de cette chambre, il est donc clair que lui seul peut être coupable de trahison, ainsi je puis l'accuser avec succès; mais pour donner plus de poids à cette assertion, et dissiper entièrement les soupçons de Montoni, en lui donnant des preuves certains de mon zèle, je vais épier scrupuleusement les démarches de sa nièce, et de cette Anha, que je brûle d'avoir en ma puissance, peut-être avant peu.... Quelqu'un s'approche!... de la prudence.

S C E N E I I.

MORANO, *enveloppé dans son manteau*, CESARIO.

CESARIO.

Qui va là?

MORANO.

Est-ce toi, Césario?

CESARIO.

Oui, seigneur. Comment avez-vous pu échapper à la colère de Montoni?

MORANO.

Il vient de se livrer entre nous un combat très-vif, dans lequel, soit que l'adresse ou le sang-froid l'aient servi mieux que moi, tout l'avantage se decidoit pour lui; alors, me sentant vigoureusement pressé, j'ai feint d'être mortellement atteint et de tomber sans connoissance; le duc m'a cru mort, il a ordonné qu'on me transportât sur-le-champ hors

du château. Quelques-uns de mes partisans que j'avois reconnus parmi les gens de sa suite, se sont chargés de ce soin et m'ont bientôt remis en liberté.

CESARIO.

Je ne desirois rien tant que la conservation de vos jours ; car, je pense, seigneur, que vous n'imputerez point à un manque de fidélité de ma part, ce qui vient de se passer, et que ce fâcheux contre-tems n'altérera point la confiance dont vous m'honorez.

MORANO.

Au contraire, je ne puis que louer ta prudence ; en demeurant avec moi, tu te perdois sans me servir, et tu t'enlevois désormais les moyens de m'être utile.

CESARIO.

Mais que pensez-vous, seigneur, du personnage mystérieux qui est venu si brusquement troubler nos projets ?

MORANO.

Je laisse à d'autres le soin d'éclaircir ce mystère. Quant à moi, je ne songe plus qu'à me venger.

CESARIO.

Que pouvez-vous à présent dans ces lieux où Montoni ne craint plus de rivaux, et va exercer plus que jamais un pouvoir despotique ?

MORANO.

Je ne prétends point y demeurer plus long-tems ; dans une heure je serai déjà loin d'Udolphé, et demain, je cours à Venise, solliciter du sénat, la faveur de commander moi-même les troupes destinées à attaquer Montoni. Avant huit jours ces murs seront témoins de ma vengeance et de mon triomphe. Cependant, soutiens toujours l'espoir de mes partisans ; surtout, surveille exactement les démarches d'Emilie, c'est à toi seul que je m'en remets du soin de la conserver ; songe que c'est à la possession de ses biens que j'attache le plus grand prix. Si je la trouve à mon retour, mille sequins et la maison d'Anna seront ta récompense.

CESARIO.

Je n'avois pas besoin de ce double motif pour vous servir, seigneur, vous connoissez mon attachement ? ...

MORANO, lui donnant une bourse.

Voilà pour l'augmenter. Viens m'ouvrir les portes du château, et songe à exécuter ponctuellement mes ordres.

CESARIO.

Suivez-moi, seigneur.

(Césario conduit Morano par la grille qui est à droite, dans le fond.)

S C E N E I I I.

EMILIE, ANNA, paroissant du côté opposé.

ANNA, portant une lanterne sourde.

Cet entêtement nous sera funeste, signora, vous le verrez. Quelle imprudence ! deux femmes seules, parcourir, à l'heure qu'il est, un château ruiné, où tout dort, excepté les lutins et les revenans.

EMILIE, sans l'écouter.

Nous voici, je crois, dans les ruines de la chapelle?...

ANNA.

Hélas ! je le crois de même. Malgré le vif attachement que je vous porte, je voudrois pour beaucoup, ne m'être point engagée dans cette périlleuse recherche.

EMILIE.

Tu es folle.

ANNA.

Plût à dieu !

EMILIE.

Que l'air est humide et froid dans ces cours !

ANNA.

Vraiment, je vous l'avois bien dit ; croyez-moi, signora, retournons à votre appartement, votre santé pourroit être altérée....

EMILIE.

Non, je suis décidée à éclaircir le mystère caché sous ce rendez-vous ; c'est à minuit, m'a-t-on dit...

ANNA, à part.

Justement, à l'heure où l'on voit les apparitions !

(On entend sonner l'horloge du château.)

Ah ! mon dieu ! pourvu que ce ne soit pas...

EMILIE.

Paix ! (Elles écoutent toutes deux.)

SCENE IV.

LES MEMES, CESARIO.

CESARIO (*Il rentre par la grille, et paroît surpris de voir des femmes. Il approche doucement et les reconnoît.*)

Emilie! Anna! que peuvent-elles faire à cette heure dans ces lieux écartés?... Si je pouvois m'en emparer, sous prétexte d'exécuter les ordres de Montoni... Sans doute... l'occasion est excellente; hâtons-nous d'en profiter.

(*Il rentre dans le vieux bâtiment de droite.*)

SCENE V.

EMILIE, ANNA.

(*L'horloge a sonné minuit.*)

EMILIE.

Minuit!

ANNA, avec effroi.

Minuit! c'est fait de nous! (*Elle tombe sur une pierre. On entend préluder sur un luth dans la tour de gauche.*)

EMILIE.

Qu'entends-je?

ANNA.

Fuyons, signora, il n'y a rien à gagner ici.

EMILIE.

Ecoutons.

(*Une voix venant de la même tour, chante la romance suivante, elle est accompagnée du luth.*)

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

D'un calme heureux tout ressent la douceur;
L'air est serein, la nature est tranquille;
Un long silence habite cet asyle;
Mais le repos a fui loin de mon cœur.

EMILIE.

Anna!

ANNA.

Signora?

EMILIE.

Reconnois-tu cette voix?

D R A M E.

39

A N N A.

Dieu m'en préserve !

DEUXIEME COUPLET.

Echos plaintifs, qui répétez mes chants ,
Tristes témoins de ma mélancolie ,
Portez aux lieux où repose Emilie,
De son ami, les douloureux accens.

E M I L I E.

Je n'en saurois douter.... C'est Alfred! c'est mon amant!

A N N A.

Y songez-vous, signora? Alfred dans ce château?

E M I L I E, *douloureusement.*

Et prisonnier sans doute! (*Elle appelle.*) Alfred! Alfred!
est-ce vous?

S C E N E V I.

EMILIE, ANNA, ALFRED, *dans la tour près
de la croisée.*

A L F R E D.

Oh ma chère Emilie!

E M I L I E.

Comment vous trouvez-vous dans cet affreux séjour?

A L F R E D.

Parlez bas. Le logement du concierge est au bout de la
cour... on pourroit nous entendre.

E M I L I E.

Cet escalier peut me conduire jusqu'à vous.

A N N A.

N'y montez pas, signora; il vous arrivera quelque malheur.

E M I L I E.

L'amour ne connoît point d'obstacles. (*Elle va pour
monter l'escalier, lorsqu'on entend du bruit.*)

A N N A.

Quelqu'un vient de ce côté...

E M I L I E.

Paix!

SCENE VII.

LES MEMES, LUDOVICO.

LUDOVICO, *dans le fond et à demi-voix.*
Signora! signora!

ANNA, *bas à Emilie.*
C'est la voix de Ludovico, je crois?

LUDOVICO, *de même.*
Signora!

EMILIE.
(*A Anna.*) C'est lui. (*haut.*) Que voulez-vous, Ludovico?

LUDOVICO *accourant.*
Quelle imprudence! vous vous perdez, signora.

ANNA, *d'un ton pleureur.*
Là!.. je vous l'avois bien dit.

LUDOVICO.
Montoni vient d'aller à votre appartement pour apprendre de vous par quel moyen le comte a pu s'introduire dans la chambre de Laurentina; il est furieux de ne vous avoir pas trouvée et ne doute pas que Morano ne vous ait fait enlever. Tout est en rumeur dans le château; il a ordonné qu'on fit à l'instant les plus exactes perquisitions. Fuyez promptement et tâchez de regagner votre appartement sans être apperçue.

ANNA.
Pour moi, je ne demande pas mieux; vous nous accompagnerez, n'est-ce pas, monsieur Ludovico?

ALFRED.
Vous me quittez, Emilie?

EMILIE.
Il le faut bien.

LUDOVICO.
Vous n'avez pas de tems à perdre.

ALFRED.
Ah! du moins, que je puisse baiser encore cette main qui me fut promise!... c'est pour la dernière fois peut-être...

EMILIE.
Chassez cette horrible idée.

ALFRED.
Me refuserez-vous une faveur si chère?....

(*Emilie va pour monter l'escalier. Ludovico l'arrête.*)

D R A M E.

41

L U D O V I C O.

Prenez-y garde, signora; cet escalier est tout-à-fait ruiné...

A L F R E D.

Emilie!...

L U D O V I C O, *retenant toujours Emilie.*

Ne vous exposez pas, je vous en prie.

Emilie lui échappe et monte rapidement l'escalier; quand elle est arrivée presque au haut, les marches qui sont au dessous d'elle s'écroulent et elle n'a que le tems de saisir la rampe à laquelle elle reste suspendue.

E M I L I E.

Dieu!

A L F R E D.

O ciel!

A N N A.

Nous sommes perdues?

L U D O V I C O.

Quel malheur!

On entend un son de trompe, en signe d'alarme dans l'intérieur du bâtiment de droite,

A N N A.

Qu'entends-je!

L U D O V I C O.

C'est Montoni sans doute qui vient de ce côté.

E M I L I E.

Mon oncle!

A N N A.

Que devenir?

A L F R E D.

Que faire?

(Ludovico va jusqu'à la porte du vieux bâtiment, Il écoute un moment, puis revient avec précipitation.)

L U D O V I C O.

On vient... *(à Anna.)* Cachez-vous. *(Il éteint la lanterne qu'Anna a posée sur une pierre.)* Silence.

A L F R E D.

Grand Dieu! protège-les.

Ludovico se cache sous une des voûtes de l'escalier, et Anna parmi les ruines qui sont au milieu, mais tous deux de manière à être vus du public.

SCENE VIII.

LES MEMES, CESARIO, CONDOTTIERI.

(Une patrouille conduite par Césario sort du vieux bâtiment.)

CESARIO, à part

Elles ne sauroient m'échapper! cherchons.

La patrouille parcourt les ruines ; quand elle a passé l'escalier, Anna quitte vivement sa place et vient se placer sur le devant, Ludovico se relève et examine tout en recommandant le plus grand silence ; enfin la patrouille s'éloigne et on la perd de vue à travers les ruines de la chapelle.

SCENE IX.

EMILIE, LUDOVICO, ANNA, ALFRED.
dans la tour.

ANNA, à Ludovico.

Sont-ils bien loin ?

LUDOVICO.

Oui.

ANNA.

Je suis morte de peur.

LUDOVICO, à Emilie.

Nous avons échappé à la vigilance de Césario, mais comment vous délivrer du péril où vous êtes ?

ALFRED, à Ludovico.

Brave homme, sauvez mon Emilie... et ma reconnoissance..

LUDOVICO.

Toujours de la reconnoissance!... comme si mon cœur ne me parloit pas avant tout!....

A N N A.

Dépêchez-vous, monsieur Ludovico. Il me semble que la lumière se rapproche de ces lieux.

L U D O V I C O.

Attendez.. il me vient.... oui... oui... allons... un moment de patience. (*Il approche quelques pierres sur lesquelles il monte ; puis s'élevant sur les pieds, il présente ses épaules à Emilie et se baisse par degrés, pour la descendre à terre. Pendant ce tems, Anna écoute et observe.*)

A N N A.

Les voilà qui reviennent !

En effet Césario et la pa'rouille reparoissent par la grille traversent le fond et sortent par la gauche. Emilie et Ludovico restent immobiles et Anna se cache derrière les ruines en observant ce qui se passe dans le fond.

Ils sont partis !...

Ludovico descend doucement Emilie jusqu'à terre, elle l'embrasse ainsi qu'Anna ; et tous trois se jettent à genoux pour remercier le ciel.

L U D O V I C O.

Sortons promptement de ces lieux. (*à Anna*) Pendant que je vais conduire votre maitresse à son appartement, par la grande terrasse et la galerie du nord ; vous, Anna, tâchez de gagner l'office, et vous direz au vieux Carlos que la signora s'étant trouvée indisposée, vous êtes allées prendre l'air sur la terrasse ; puis, vous le prierez de vous donner quelques restaurants, et vous viendrez nous rejoindre par l'escalier de marbre.

A N N A.

Y pensez-vous, monsieur Ludovico ? après tout ce qui m'est arrivé cette nuit, que je parcoure encore seule ce vilain château ?

L U D O V I C O.

Songez au service important que vous rendez à votre maitresse, puisque par-là vous lui évitez avec Montoni une explication qui ne peut qu'être fâcheuse.

E M I L I E.

Je t'en prie, Anna.

A N N A.

Comment vous refuser, puisque vous m'en priez ?.... j'aurai cependant bien peur.

44 LE CHATEAU DES APENNINS,

LUDOVICO.

Allons, un peu de courage. Partons.

ALFRED.

Adieu, mon Emilie. Brave homme, veille sur elle.

LUDOVICO.

Comptez sur mes soins.

EMILIE.

Adieu, cher Alfred.

LUDOVICO.

Vous vous reverrez!... et bientôt, peut-être.

ALFRED.

Adieu... tout ce j'ai de plus cher.

(Alfred se retire de la croisée, Ludovico conduit Emilie, tous deux sortent par les ruines du fond; quand Anna les a perdus de vue, elle va pour sortir par la gauche, mais elle aperçoit Césario, et revient précipitamment au-devant de la scène.)

SCENE X.

ANNA, CESARIO, CONDOTTIERI.

ANNA, avec le plus grand effroi.

Je suis perdue!... Voilà encore ce maudit concierge.

(Césario et sa suite reparoissent, et après avoir fait plusieurs tours, reviennent passer devant l'escalier dont la démolition les frappe; Anna s'est cachée sous la voûte, et ne tarde point à être découverte par Césario qui la tire brusquement à lui.)

CESARIO.

Que faites-vous dans ces lieux à cette heure, malgré la défense de Montoni.

ANNA, à part.

Je ne sais que lui dire!

CESARIO, à part.

Enfin, je la tiens. (haut.) Eh bien?

ANNA.

Je vous en prie, monsieur Césario, laissez-moi rejoindre ma maîtresse.

CESARIO.

Mon devoir s'y oppose. (*à part.*) Qu'elle est intéressante!

ANNA.

Laissez-vous toucher.

CESARIO.

Ma responsabilité ne me permet pas de rien faire pour vous ; les ordres sont positifs ; je dois vous garder jusqu'au jour, et vous conduire à Montoni qui saura bien vous forcer à répondre.

ANNA, *à part.*

Oh ! mon dieu ! si Ludovico étoit ici !

CESARIO, *à part.*

Toujours Ludovico !... ce nom accroît encore ma rage !...

ANNA.

Il est impossible que je m'échappe, vous le savez. Ainsi, laissez moi retourner chez de ma maîtresse, et demain je me présenterai au signor quand il l'exigera.

CESARIO, *à part.*

Je m'en garderai bien. (*haut.*) Cela ne se peut pas. Rentrons.

ANNA.

Où me conduisez-vous ?

CESARIO.

Suivez-moi.

ANNA.

Non.

CESARIO.

Oh ! que de résistance !

(*Il la relève avec force et veut l'entraîner ; elle tombe à genoux et fait tous ses efforts pour le fléchir, ainsi que les soldats qui l'accompagnent ; mais ils sont tous insensibles, et l'entraînent avec violence dans le bâtiment de droite.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

A C T E I V.

Le théâtre est divisé en trois parties ; la gauche représente une espèce de guichet qui sert de chambre au geolier , et dans lequel on remarque quelques meubles grossiers ; la porte est au fond ; à gauche , est une petite fenêtre ronde et assez élevée. Une lampe est suspendue à la voûte.

La partie droite représente un cachot sombre qui communique par une porte à la chambre du geolier ; dans le fond est une porte secrète en pierre , et pratiquée dans le mur.

La troisième partie qui règne au dessus des deux autres , représente un bois très-couvert qui s'étend jusqu'aux portes d'Udolphe dont on voit les murs ; cette partie est éclairée par la lune.

S C E N E P R E M I E R E.

A L F R E D , entrant par la porte secrète.

O bonheur ! j'ai revu mon Emilie, et je l'ai revue fidelle à ses sermens ! Combien je bénis le hasard qui, en me faisant découvrir cette issue secrète, m'a procuré le moyen de pénétrer dans l'intérieur du château, et de soustraire Emilie aux entreprises funestes de Morano ! sans cette heureuse témérité, elle m'étoit ravie peut-être pour toujours ! Ah ! depuis près de deux mois que le sort de la guerre m'a fait tomber aux mains de Montoni, voilà le seul moment de plaisir qui soit venu ranimer mon cœur... mais je mesens renaître à l'espérance. Oncle barbare ! je saurai la délivrer de l'horrible oppression où elle gémit, et si le sénat tarde encore à punir ton audace et tes crimes, les moyens que je viens d'employer avec tant de succès, je pourrai les tenter de nouveau pour fuir cet odieux séjour, et délivrer mon amante... Je sens mes yeux s'appesantir... Espérons qu'un sommeil doux et paisible viendra rafraîchir mes sens... Songes légers, offrez-moi l'image d'Emilie, et si je cesse un instant de m'occuper d'elle, que ce soit pour y rêver encore. (*Il s'endort.*)

S C E N E I I.

ALFRED endormi, ANNA, CONDOTTIERI.

On entend un grand bruit du côté gauche; la porte s'ouvre, plusieurs Condottieri poussent rudement Anna dans la chambre, et l'y enferment; elle va tomber sur une chaise.

S C E N E I I I.

ALFRED endormi, ANNA.

A N N A.

Elle reste quelque tems accablée, puis revient à elle et court à la porte.

Les méchans ! ils ont fermé la porte.... et me voilà exposée à tous les caprices de cet indigne concierge !.... J'avois bien raison de le haïr ! ah vraiment, quoique je n'aime guère le couvent, je voudrois pour beaucoup y être encore, plutôt que dans ce maudit château où je n'avois d'autre plaisir que de causer quelquefois avec Ludovico. C'est celui-là qui est honnête, doux, complaisant.... je suis sûre qu'il a plus d'honneur et de probité à lui seul, que tous les habitans du château !... mais voilà qui est fini !... je ne le verrai plus.... (*elle sanglote.*) Ludovico ! Ludovico !... que je suis malheureuse !....

L U D O V I C O, en dehors, du côté de la fenêtre.

Anna ! Anna !

A N N A, se levant avec vivacité.

Hein ?... j'ai cru entendre.... mais non, je me suis trompée.

L U D O V I C O, de même.

Anna ! Anna !

A N N A, avec joie.

Ah mon dieu !.... c'est lui ! c'est lui !... (*Elle s'approche de la fenêtre en tâchant de voir en dehors.*) je vous entends, monsieur Ludovico ! tâchez donc que je sorte bientôt d'ici, car je m'y ennuie beaucoup.

L U D O V I C O, de même.

Lisez ce billet, et conformez-vous exactement à ce qu'il

48 LE CHATEAU DES APENNINS,

vous apprendra. (*Il jette par la fenêtre un papier roulé qui tombe aux pieds d'Anna*).

A N N A.

Je le tiens.

L U D O V I C O, *de même.*

Au revoir, Anna.

A N N A.

Quoi ! vous partez sitôt ?

L U D O V I C O, *de même.*

Il le faut bien.

A N N A.

M'aimez-vous toujours au moins ?

L U D O V I C O, *de même.*

Plus que moi-même.

A N N A.

(*A part*). C'est bon, il m'aime toujours ! (*haut*). Pensez à moi.

L U D O V I C O, *de même.*

Qui pourroit vous oublier ? ... vous êtes si intéressante ?

A N N A, *à part.*

Il est galant, Ludovico !

L U D O V I C O, *de même.*

Adieu, Anna.

A N N A.

Adieu, bon Ludovico. Viendra-t-on bientôt me faire sortir ? ... hein ? ... il ne me répond pas... est-ce que vous êtes parti ? oh mon dieu, oui, il est parti ! c'est bien dommage, car j'avois beaucoup de plaisir à causer avec lui... mais lisons ce billet avant qu'on vienne m'interrompre... c'est ma maîtresse qui me l'écrit... voyons : (*elle lit*) : « Je viens » d'apprendre qu'Alfred est enfermé dans un cachot qui » communique à la chambre du geolier... (C'est apparemment là, (*en montrant la porte de communication*)). » Il faut » absolument que je le voie : pour cela, il est nécessaire » d'écarter Césario. Au lieu de rejeter son amour, laissez- » lui concevoir quelque espérance ; surtout tâchez de l'éloigner » promptement ; Ludovico et moi, nous serons aux aguets ; » dès qu'il sera parti, tu nous en instruiras par ce signal... » (*On entend à la porte un grand bruit de clefs et de verroux*). On vient !... cachons cette lettre. (*Elle va s'asseoir dans un coin, et paroît affligée.*

SCENE

S C E N E I V.

A L F R E D *endormi*, A N N A , C E S A R I O.

C E S A R I O, (*en entrant il jette sur la table sa cape et un trousseau de clefs.*)

(*A part.*) La voilà donc en ma puissance ! (*haut.*) Eh bien, dédaigneuse Anna ! comment vous trouvez-vous ici ?

A N N A.

Mais, fort mal.

C E S A R I O.

C'est votre faute. N'imputez qu'à vos mépris l'extrême sévérité dont j'use à votre égard.

A N N A.

Vous avez choisi là un joli moyen de me faire la cour !

C E S A R I O.

N'avez-vous pas rejeté mes vœux ?

A N N A.

J'en conviens ; mais aussi, vous vous y prenez si mal !

C E S A R I O.

Comment ?

A N N A.

Sans doute. Croyez-vous que ce ton dur, ces manières repoussantes soient très-propres à toucher un cœur ? vous vous trompez. Nous voulons des égards, des soins, de la prévenance ; nous voulons voir enfin dans celui qui nous aime un être complaisant, soumis à nos moindres desirs, et non pas un tyran

C E S A R I O.

Que ne m'avez-vous dit tout cela ? j'aurois tâché de m'y conformer.

A N N A.

Je ne crois pas que vous soyez jamais susceptible de pareils soins.

C E S A R I O.

Ce jugement est bien sévère.

A N N A.

Votre conduite ne m'en permet pas d'autre.

C E S A R I O.

Et si je vous prouvois que sous ces dehors brusques et repoussans, Césario porte une âme sensible ?

A N N A, *avec finesse.*

Si vous me le prouviez ? je le croirois.

C E S A R I O.

Eh bien ! cruelle Anna, il ne tient qu'à vous de vous en

50 LE CHATEAU DES APENNINS,

convaincre. Ne rebutez plus un amour que vous avez fait naître, oubliez ce Ludovico que je hais, consentez à partager mon sort, et vous me verrez sans cesse tendre, empressé, attentif à vous plaire.... vous détournez la vue ?

A N N A.

Vous me pressez si vivement !

C E S A R I O.

De quel avantage d'ailleurs seroit pour vous l'hymen de Ludovico ? il possède fort peu de choses, et peut-être perdra-t-il bientôt le poste auquel le duc l'a élevé.

A N N A.

(*Vivement et avec intérêt.*) Se pourroit-il ? (*se remettant et avec une gaieté forcée,*) qu'a-t-il donc fait pour cela ? je vous prie.

C E S A R I O.

Ce soin importe peu à notre amour. Qu'il vous suffise de savoir que ma fortune est déjà considérable, et qu'outre les émolumens qui me sont accordés par le duc en qualité de concierge et de geolier du château, je reçois encore de nombreux présens de ceux auxquels je puis rendre quelque service.... Par exemple, on m'a promis, il n'y a pas six heures, mille sequins.....

A N N A.

(*Vivement et avec curiosité,*) mille sequins ! pourquoi faire ? *A part.* Je tremble !

C E S A R I O.

A part. J'allois me trahir ! (*haut*) Vous le saurez plus tard. Je vous le répète, Anna, consentez à partager mon sort, et je vous promets d'adoucir, autant qu'il dépendra de moi, votre captivité.

A N N A.

Ma captivité ! Je dois donc rester ici long-tems ?

C E S A R I O

Si vous m'aimez, votre intérêt s'oppose à ce que la liberté vous soit rendue avant huit jours ?

A N N A.

Avant huit jours ?

C E S A R I O.

Oui. Mais pendant ce tems vous trouverez dans Césario tous les égards que vous avez droit d'attendre. Commandez enfin et vos moindres desirs seront remplis.

A N N A, *à part.*

Si je pouvois l'éloigner ! (*Elle paroît se trouver mal.*)

C E S A R I O.

Qu'avez-vous donc, Anna ? ... Votre œil se trouble
Vous ne me paraissez pas bien ! ...

D R A M E.

15

A N N A.

Il est vrai que les évènements de cette nuit m'ont fortement agitée.

C E S A R I O.

Parlez, quel secours vous seroit nécessaire ?

A N N A.

Je ne sais. Le défaut de nourriture a sans doute contribué à cette indisposition.

C E S A R I O.

Et je n'ai rien ici !

A N N A, à part.

Bon !

C E S A R I O.

Si je croyois que Carlos fût levé, je courrois à l'office.

A N N A, avec une feinte indifférence.

Peut-être l'est-il.

C E S A R I O.

J'y vais.

A N N A.

Ce sera m'obliger. (*A part.*) O Dieu, je te remercie !

C E S A R I O.

A part Il paroît qu'elle me voit avec moins de répugnance ; c'est le moment de la flatter. (*Haut.*) Prenez patience, Anna, je reviens bientôt. (*Il sort sans reprendre ses clefs et ferme seulement la porte aux verroux.*)

S C E N E V.

A L F R E D, endormi, A N N A.

A N N A.

On lui a promis, dit-il, mille sequins !... Ah ! j'en frémis encore !... C'est sans doute quelque horrible complot tramé par le comte, car, il n'ya qu'une mauvaise action qu'on puisse payer aussi cher ! Mais profitons d'un heureux stratagème, et suivons exactement mes instructions (*Elle jette un coup d'œil sur la lettre d'Emilie, et frappe deux fois dans ses mains.*)

SCÈNE VI.

LES MEMES, EMILIE.

Emilie ne tarde point à paraître à la croisée. Anna lui recommande de faire le moins de bruit possible. Elle approche de la fenêtre une table sur laquelle elle pose une chaise : Emilie descend et se jette dans les bras d'Anna.

ANNA.

Vous voilà ici ! mais comment pénétrer maintenant dans ce cachot ?

EMILIE.

Cherchons ; peut-être s'offrira-t-il quelque moyen. (*Elle jette un coup-d'œil autour d'elle et aperçoit le paquet de clefs que Césario a laissé sur la table ; elle se précipite dessus. O bonheur ! Vois-tu Anna ? . . Elle les baise toutes , et court les essayer à la porte de communication , mais elle ne peut réussir à l'ouvrir. Le bruit qu'elle fait réveille Alfred.*

ALFRED.

Voici sans doute le méchant coquin qui pourvoit à ma subsistance.

EMILIE.

O ciel ! Est-on plus malheureuse ?

ANNA.

Je tremble que Césario ne revienne.

EMILIE.

Je suis décidée à ne point sortir d'ici , sans avoir vu Alfred.

ALFRED.

Cependant il n'a point coutume de venir d'aussi bonne heure.

(*Emilie et Anna cherchent de nouveau dans la chambre. Anna aperçoit un petit paquet de clefs pendues près de la porte du fond : elle les montre à Emilie , court les prendre et les lui donne. Celle-ci les essaie ; la véritable clef s'y trouve ; la porte s'ouvre , et Emilie se jette dans le cachot d'Alfred , qui est demeuré couché.*

EMILIE.

O mon Alfred ! je te revois encore !...

(*Ils tombent dans les bras l'un de l'autre , et se prodiguent les plus tendres caresses.*

ALFRED, se relevant vivement.

Chère Emilie !

EMILIE.

Tu ne sais pas tout ce que j'ai souffert depuis que Montoni m'a fait venir dans ce château ! Mais trop heureux d'avoir

pu nous réunir, sachons mettre à profit le peu d'instans qui nous restent. Fuyons, Alfred, fuyons cet horrible séjour. Une échelle est placée en dehors de cette croisée. Ludovico nous attend, tout est disposé; dans deux heures nous serons loin d'Udolphe.

ALFRED, montrant le fond du cachot.

Cette porte secrète nous offre un moyen plus sûr d'effectuer notre fuite. Sortons par-là : dans un moment nous serons au rempart d'Occident.

EMILIE.

Au rempart d'Occident?... Gardons-nous d'en approcher. Comme c'est le côté le plus foible du château, des patrouilles nombreuses le parcourent pour le garantir des surprises de l'ennemi. D'ailleurs Ludovico ne desire pas moins que nous d'être hors de ces lieux, et nous devons trop à ce bon serviteur pour l'abandonner.

ANNA.

Oh ! non. N'oublions pas Ludovico.

ALFRED.

Et bien, sortons par-là. (*Ils sortent du cachot.*)

EMILIE.

Veille toujours, Anna. (*parlant en dehors*) Etes-vous là, Ludovico ?

LUDOVICO, en dehors.

Où, signora.

EMILIE.

Montez, Alfred. (*Elle lui donne la main ; il monte sur la chaise, et touche déjà la croisée quand Anna accourt et s'écrie :*)

ANNA.

On vient !

EMILIE.

Ciel ! (*à Alfred*) Sauvez-vous.

ALFRED.

Que je vous quitte !... jamais.

ANNA.

J'entends plusieurs voix. (*Ils écoutent tous trois. Alfred est toujours sur la table.*)

SCENE VII.

LES MEMES, LUDOVICO, se montrant par la croisée.

LUDOVICO.

Fuyez !... voici Montoni.

54 LE CHATEAU DES APENNINS,

ALFRED.
Rentrons. Venez, Anna.

ANNA.
C'en est fait!.. Je ne verrai plus Ludovico.

ALFRED.
Tu nous rejoindras au rempart d'occident.

LUDOVICO.
Au rempart d'occident!.. Comment pourrez-vous parvenir jusque-là?..

ALFRED.
Par une porte secrète, pratiquée au fond de ce cachot, ne tarde pas à t'y rendre.

LUDOVICO.
Il suffit.

ANNA.
Ils sont tout près.

LUDOVICO.
Fuyez. (*Il se retire de la croisée; Alfred, Anna et Emilie, entrent dans le cachot dont ils referment la porte, et écoutent de l'autre côté en formant tableau.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, MONTONI, CÉSARIO, CONDOTTIERI.

CÉSARIO, *entrant le premier.*
Elle est ici, seigneur, vous allez l'interroger vous-même.
Il aperçoit la table et la chaise, placées près de la fenêtre.

(*à part*) Que vois-je? la perfide m'a trompé, profitons-en pour perdre Ludovico.

MONTONI, *entre.*
Où donc est-elle? (*L'étonnement est général; on regarde partout.*)

CÉSARIO.
Seigneur, voulez-vous en croire un serviteur fidèle?

MONTONI.
Parle.

CÉSARIO.
Il existe une secrète intelligence entre vos ennemis et Ludovico.

MONTONI.
Ludovico dis-tu?

C E S A R I O.

Oui, seigneur. Je n'avois fait jusqu'alors que la soupçonner, mais les évènements de cette nuit ne me permettent plus d'en douter; c'est lui qui a ouvert au comte Morano l'appartement de Laurentina.

M O N T O N I.

Tu penserois ?..

C E S A R I O.

Et quel autre auroit pu ? lui seul en avoit la clef.

M O N T O N I.

En effet....

C E S A R I O.

De plus, il aime éperduement Anna, et nul autre que lui ne peut avoir tenté de la soustraire à votre juste courroux.

M O N T O N I, à sa suite.

Qu'on aille arrêter Ludovico.

A N N A.

Les malheureux !

A L F R E D, lui mettant la main sur la bouche.

Paix ! Fuyons. Il conduit Emilie et Anna vers le fond et tous s'échappent par la porte secrète.

S C E N E X I.

M O N T O N I, C E S A R I O, L U D O V I C O,
C O N D O T T I E R I.

L U D O V I C O, qui s'est caché parmi la suite de Montoni, et qui a tout entendu, s'avancant avec fermeté.

On vous trompe, seigneur.

C E S A R I O.

Te voilà, traître.

L U D O V I C O.

S'il en est un ici, c'est toi.

C E S A R I O.

Que viens-tu faire en ces lieux ?

L U D O V I C O.

Te confondre.

M O N T O N I.

On t'accuse d'avoir sauvé Anna; réponds.

L U D O V I C O, avec beaucoup de calme.

Je connois dès long-tems et la haine qu'il me porte, et la basse jalousie qui l'anime contre moi; mais tous ses efforts seront vains, l'innocence et la vérité l'emporteront.

C E S A R I O.

Répondez d'abord ; où est Anna ?

L U D O V I C O.

Oui, je vais répondre, et malheur à toi ! (à Montoni.

56 LE CHATEAU DES APENNINS,

j'ignore ce qu'est devenue Anna; mais il pourra vous apprendre lui, de quel côté Alfred porte ses pas.

MONTONI.

Alfred!....

LUDOVICO.

Oui, seigneur, il vient de sortir à l'instant même....

CESARIO, *furieux, à Ludovico.*

Oses-tu bien?....

MONTONI, *à Césario.*

Silence.

LUDOVICO, *ironiquement, et après avoir jeté un regard sur la porte de communication.*

Il étoit tellement pressé de le faire évader, qu'il a oublié de fermer la porte....

CESARIO.

Quelle horrible imposture!

MONTONI, *à Ludovico.*

Es-tu bien sûr?....

LUDOVICO.

Vous en doutez, seigneur?... faites ouvrir la prison.

On ouvre le cachot, Montoni entre, on cherche; tous ont disparu. La fureur brille dans les yeux de Montoni.

LUDOVICO.

A part. Ils sont sauvés!... Haut. Et bien, seigneur, suis-je encore coupable?

CESARIO.

Ecoutez-moi, seigneur....

LUDOVICO, *l'interrompant.*

Il pourra vous apprendre encore comment le comte Morano, confié par vous à sa garde, a pu se trouver une heure après, dans l'appartement de la signora Laurentina, sans qu'il ait eu part à son évacion.

CESARIO, *troublé, et à part.*

Que répondre?

MONTONI.

En effet....j'avois oublié.... mais tu m'ouvres les yeux...

CESARIO.

Seigneur.... ses amis m'ont forcé.

MONTONI.

Scélérat!

CESARIO.

Je vous proteste....

MONTONI, *à sa suite.*

Qu'on l'entraîne dans un cachot obscur, et qu'il y expie le crime de m'avoir trompé.

CESARIO.

Que je meure....

MONTONI.

Qu'on l'entraîne : Allez. (*On emmène Cesario*).

LUDOVICO, *à part*.

Enfin, j'ai réussi ! Si la ruse est quelquefois permise, c'est pour démasquer un traître, et sauver la vertu.

SCÈNE X.

MONTONI, LUDOVICO, CONDOTTIERI.

MONTONI.

Que ne te dois-je point, Ludovico ? Vas, ta fidélité m'est chère, et ne restera pas sans récompense. Mais de quel côté dis-tu qu'Alfred portoit ses pas ?

LUDOVICO.

Vers les remparts du nord. (*À part.*) tâchons de l'éloigner.

MONTONI.

Ne perdons pas un moment. Volons à sa poursuite ; sa vie me répond des entreprises audacieuses du sénat.
(*Ils sortent, suivis des Condottieri.*)

SCÈNE XI.

MORANO, UN OFFICIER VÉNITIEN, TROUPES VÉNITIENNES.

On voit paroître dans le bois au-dessus des souterrains, Morano à la tête des troupes Vénitiennes.

MORANO.

Observez le plus profond silence, nous voici sous les murs du château.

(*Les troupes défilent avec précaution, et on les perd bientôt de vue, à travers les rochers et les arbres.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

Le théâtre représente l'esplanade du château du côté occidental ; à droite , un jardin agréable fermé par une grille ; à gauche , des tours , des remparts , des bastions. En avant une vieille citerne , un mur de fossé s'étend obliquement dans le fond d'un côté à l'autre. Dans le lointain le sommet des Apennins couverts de neige.

SCENE PREMIERE.

MORANO, TROUPES VENITIENNES , L'OFFICIER
VÉNITIEN.

On voit descendre des montagnes , et disparaître ensuite tout-à-fait les troupes Vénitiennes conduites par Morano.

SCENE II.

ALFRED, EMILIE, ANNA.

(Anna sort avec précaution par le fond de la citerne , elle regarde de tous côtés ; quand elle est assurée que personne ne peut l'apercevoir , elle fait signe à Alfred et à sa maîtresse de venir la rejoindre. Tous deux sortent du souterrain et se jettent dans les bras l'un de l'autre en remerciant le ciel d'avoir protégé leur évasion.)

ANNA, avec inquiétude.

Mais Ludovico ne paroît point....

ALFRED.

Cependant , il seroit dangereux pour nous de demeurer long-tems ici.

EMILIE.

Anna, cours jusqu'au rempart d'orient , tu ne peux manquer de l'y rencontrer ; et tu le presseras de venir nous rejoindre.

ANNA, d'un air triste.

J'y vais, signora.

EMILIE.

Ramène-le promptement.

ANNA.

Il suffit.

(elle sort.)

SCENE III.

ALFRED, EMILIE.

EMILIE.

Le ciel permet enfin que deux amans fidèles triomphent de tous les obstacles qui s'opposoient à leur bonheur.

ALFRED.

Ne nous flattons pas trop, Emilie; nous sommes encore loin d'être hors de la puissance de Montoni. Le plus difficile, est maintenant de franchir les barrières et d'arriver aux portes du château.

EMILIE.

Ludovico nous en donnera les moyens. Il a su se ménager des intelligences parmi les Condottieri, et les portes ne tarderont point à s'ouvrir à sa voix.

ALFRED.

Puissiez-vous dire vrai!

SCENE IV.

LES MEMES, ANNA.

ANNA, *accourant avec précipitation.*

Tout est perdu! rentrez, signor, si vous aimez la vie.

EMILIE.

D'où provient cet effroi?

ANNA.

Vraiment, il se passe de belles choses ici!... rentrez, vous dis-je, ou vous ne tarderez point à être surpris. C'est un fracas! un mouvement terrible dans le château!... on ne voit que soldats et chevaux; chacun court, s'empresse... le signor va, vient, il est partout, on ne parle que de défense, de siège, d'attaque; on garnit les remparts d'artillerie, de munitions... que sais-je, moi? si je ne meurs pas, j'aurai bien du bonheur!

ALFRED.

Expliquez-vous mieux, Anna.

ANNA.

Eh bien, on dit que les Vénitiens sont aux portes du château.

ALFREDE..

Les Vénitiens, dites-vous?... heureuse nouvelle!

ANNA.

En effet! cela sera bien heureux, n'est-ce pas, quand nous serons tous morts? car ils viennent pour nous tuer!...

60 LE CHATEAU DES APENNINS,
mon pauvre Ludovico !... ils le tueront aussi... oh mon
Dieu !... je mourrai de peur au premier coup de canon.

EMILIE.

Rentrez, Alfred ; sauvez vos jours.

ALFRED.

Que je fuie, quand ils s'exposent pour me sauver et punir
un tyran ?... non... vous m'estimez trop pour m'en croire
capable.

EMILIE.

Je ne vois que votre danger.

ALFRED.

Si je ne puis combattre à leur tête, mon bras saura du
moins les servir ici. (*Il se jette à genoux, lui baise la main,
et veut s'éloigner.*) Adieu, mon Emilie... je cours...

EMILIE, l'arrêtant.

Arrêtez, Alfred, vous allez vous perdre.

ALFRED.

Ne me retenez plus. (*Il lui échappe, et s'avance vers le
fond.*)

EMILIE, court après lui.

Alfred !...

SCENE V.

LES MEMES MONTONI, CONDOTTIERI.

MONTONI.

Que vois-je ?... Alfred ! Emilie !

EMILIE, tombant.

Ciel ! mon oncle !

MONTONI.

Est-ce ainsi qu'on me joue ? mais grâce à mon active
prudence, vos projets sont déçus.

EMILIE.

Seigneur....

MONTONI.

Osez-vous encore élever la voix ?

ALFRED.

Tyran ! fais-moi donner des armes.

MONTONI ironiquement.

Pourquoi faut-il qu'un combat décide entre nous, puisque
vous êtes en mon pouvoir et que mon intérêt est attaché
à la conservation de vos jours ?

ALFRED.

Scélérat !

MONTONI.

Vaines clameurs, qui ne sauroient m'atteindre ! Soldats,

conduisez-le dans cette tour, et qu'on l'y garde étroitement.
Vous m'en répondez sur vos têtes.

E M I L I E.

Révoquez cet arrêt funeste.

A N N A.

Seigneur.

A L F R E D.

C'est s'avilir que de prier un tel monstre.

M O N T O N I aux soldats.

Obéissez.

(*Emilie et Anna se jettent au-devant des soldats, et tout en suppliant Montoni, paroissent vouloir défendre Alfred.*)

S C E N E V I.

LES MEMES, UN OFFICIER DE CONDOTTIERI.

L' O F F I C I E R à Montoni.

Seigneur, les Vénitiens s'approchent et paroissent vouloir tenter l'assaut.

M O N T O N I.

Malheur à eux s'ils l'osent ! (*en montrant Alfred*) la tête de leur chef m'en répond. (*aux soldats*) Allez. (*On emmène Alfred.*)

S C E N E V I I.

MONTONI, UN OFFICIER DE CONDOTTIERI.

L' O F F I C I E R.

On a distingué à leur tête le comte Morano.

M O N T O N I.

Encore ce traître ! Marchons ; ce jour verra signaler ma vengeance.

(*Montoni sort suivi de ses gens. On sonne l'alarme. Le beffroi se fait entendre ; tout est en mouvement. Plusieurs pelotons de condottieri traversent dans le jardin.*)

S C E N E V I I I.

(*On voit les Vénitiens escalader le mur du fond ; Morano est à leur tête. Un bon nombre a déjà pénétré dans le château, quand un corps de condottieri vient les repousser. On entend un grand bruit d'armes, d'artillerie. Plusieurs pelotons de condottieri venant du jardin paroissent fuir les Vénitiens, qui les pressent, lorsque Montoni accourt, les rallie, et repousse les Vénitiens. Dans la mêlée, il reconnoît Morano.*)

M O N T O N I.

Je te trouve enfin !

62 LE CHATEAU DES APENNINS,

MORANO.

Je te cherchois.

(Tous deux paroissent ivres de vengeance, ils s'élancent l'un sur l'autre et se battent avec une fureur et un acharnement incroyable. Tous deux font des prodiges de valeur; mais enfin Montoni l'emporte, il terrasse Morano et va le frapper quand Césario accourt et le dégage.)

MONTONI recule jusqu'à la tour et reconnoît Césario.
Traître ! voilà ta récompense.

(Il lui tire un coup de pistolet qui l'étend mort.)

SCENE IX.

(Les Vénitiens accourent. Montoni entre promptement dans la tour, dont la herse se baisse derrière lui. On se bat encore quelque tems, mais les condottieri sont repoussés et battus de toutes parts. La terre est jonchée de morts et de blessés.)

SCENE X.

(Un corps de Vénitiens se présente devant la tour et somme Montoni de se rendre. Il paroît bientôt au sommet et se fait amener, par Ludovico, Alfred enchaîné. Montoni lève le bras pour le frapper de son stilet, quand Ludovico, qui est derrière lui, l'arrête et le menace d'un pistolet. Au même instant les Vénitiens dirigent leurs armes contre lui, lorsqu'Emilie et Anna accourent et se précipitent au-devant des coups. Tableau.)

EMILIE, ANNA.

Arrêtez !....

On lève la herse, les Vénitiens entrent dans la tour et délivrent Alfred. Mille cris de joie et de victoire se font entendre.

ALFRED se jetant dans les bras d'Emilie.
Emilie !

EMILIE.

Alfred !

LUDOVICO.

Anna !

ANNA.

Ludovico !

(Ils s'expriment un moment la joie qu'ils ont de leur délivrance. On amène Montoni désarmé.)

UN OFFICIER VENITIEN.

Détachons les fers d'Alfred et qu'on en charge ce monstre.

(*On détache les fers d'Alfred et on enchaîne Montoni.*)

MONTONI à Alfred.

Tu te repentiras bientôt d'avoir cherché à me perdre, je suis plus dangereux encore que tu ne le crois, et ne tarderai point à reprendre la puissance qui m'échappe, frémis d'avance de l'usage que j'en ferai.

L'OFFICIER VENITIEN levant sur lui son épée.
Scélérat !

A L F R E D le retenant.

Arrêtez ! la loi seule peut prononcer sur son compte. Qu'il soit conduit à Venise, ainsi que Morano, et le sénat en aura bientôt fait justice.

L'OFFICIER VENITIEN.

Le comte Morano vient d'expirer de ses blessures.

MONTONI avec une joie féroce.

Il expire ! ah ! je suis vengé !

L'OFFICIER aux soldats.

Allez.

(*On emmène Montoni qui, avant de sortir, exprime encore sa fureur dans ses regards et ses gestes.*)

S C E N E X I.

EMILIE, ALFRED, L'OFFICIER VENITIEN, ANNA, LUDOVICO, TROUPES VENITIENNES.

L'OFFICIER VENITIEN.

Ne songeons plus maintenant qu'à nous réjouir de votre délivrance et de la réunion de deux tendres amans.

LUDOVICO à Alfred.

Mais, seigneur, qui donc a pu vous instruire des projets de Montoni ?

A L F R E D.

Le hasard, ou plutôt un dieu qui veille sur nous, m'a fait découvrir, il y a deux jours, cette issue secrète, pratiquée au fond de ma prison, et qui, comme vous l'avez vu, conduit à travers l'épaisseur des murs, dans toutes les parties du château.

LUDOVICO.

En effet, je sais qu'il existe dans plusieurs châteaux forts de pareils couloirs destinés à faciliter les évasions en tems de guerre.

A L F R E D.

C'est par ce moyen que, profitant du trouble et de la confusion occasionnés par la fête, je me suis rendu dans

54 LE CHATEAU DES APENNINS, DRAME.

le jardin pendant le bal, et vous ai donné l'avis qui a pensé vous devenir si funeste.

EMILIE.

Quoi ? ce personnage mystérieux.... ce fantôme?....

ALFRED.

L'amour m'inspiroit!.... j'ai tout osé pour sauver Emilie.

ANNA.

Seroit-ce vous aussi, seigneur, qui m'avez si fort effrayée dans la grande galerie de l'Orient?....

ALFRED.

Oui, ma pauvre Anna.

ANNA.

Vraiment vous m'avez fait une belle peur!

ALFRED.

Je t'appelois afin de t'apprendre le complot infâme qui venoit de se tramer contre ta maîtresse, et dont j'avois surpris le secret.

LUDOVICO *en souriant à Anna.*

Eh bien, Anna, craignez-vous encore les revenans?

ANNA.

Mais je crois que s'ils ressembloient tous à celui-là, je n'aurois pas si peur.

(*On entend dans l'éloignement une musique champêtre.*)

SCENE XII.

LES MEMES, UN PAYSAN.

LE PAYSAN *à Emilie.*

Signora, tous les paysans des environs et les vassaux de Montoni, que l'approche des Vénitiens a fait fuir au château, et qui se réjouissent d'être délivrés de l'oppression sous laquelle ils gémissaient, demandent à venir vous présenter leurs hommages et leurs vœux, et vous témoigner la joie qu'ils ont de vivre désormais sous une aussi bonne maîtresse.

EMILIE.

Qu'ils viennent.

SCENE XIII.

LES MEMES, PAYSANS ET VASSAUX DE MONTONI.

(*Le paysan fait signe aux autres d'entrer; ils accourent en foule, viennent saluer Emilie et terminent cette heureuse journée par des danses gaies et légères, exécutées au son de la flûte et de la mandoline.*)

FIN.

